

51

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

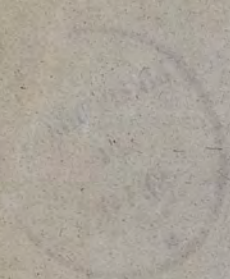


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LA MORT
DE
MARIE-ANTOINETTE
D'AUTRICHE,
REINE DE FRANCE
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE EAST ASIAN DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

1911

LA MORT
DE
MARIE-ANTOINETTE
D'AUTRICHE,
REINE DE FRANCE,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,
FAISANT SUITE À LA MORT DE LOUIS XVI.



PARIS,

LEBÉGUE, Imprimeur-Libraire, rue des Rats, n° 14, près la
place Maubert ;

PETIT, Libraire de S. A. R. M^{re}. le duc de Berry, Palais-
Royal, galerie de bois, n° 257 ;

BLANCHARD, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 249 ;

PLANCHER, rue de la Harpe, n° 26.

~~~~~  
1814.

---

## PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

LES MEMBRES DU COMITÉ.

UN DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE L' AISNE.

DANTON.

ROBESPIERRE.

BARRÈRE.

UN MINISTRE.

UN JACOBIN.

LE ROI.

LA REINE.

MADAME ROYALE.

MADAME ÉLISABETH.

LE MAIRE DE PARIS et ses Gardes.

SIMON.

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

Un Garde du Temple.

La Suivante de la Reine.

SANTERRE.

Le Geôlier.

Un Envoyé de Santerre.

Un Inconnu.

TRONSON.

Un Royaliste.

Un Constitutionnel.

Un Vieillard.

*La Scène est à Paris.*



LA MORT  
DE  
MARIE-ANTOINETTE  
D'AUTRICHE,  
REINE DE FRANCE,  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Salon d'assemblée du  
Comité de Salut public.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC, LES  
MEMBRES DU COMITÉ (à l'exception de Barrère, Robes-  
pierre et Danton), UN DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE  
L' AISNE.

LE DÉPUTÉ.

GÉNÉREUX citoyens, dont l'adroite prudence  
Doit fixer à jamais les destins de la France;  
Cobourg et ses guerriers s'avancent à grands pas,  
Nous donnant à choisir LOUIS ou le trépas.  
Déjà nos ennemis, encourageant les traîtres,  
De Condé sans combat se sont rendus les maîtres.  
Envoyé dans ce lieu par mon département,  
Pour apprendre aux Français ce triste événement,  
Je cherche près de vous des conseils nécessaires,  
Vous, du salut public secrets dépositaires.  
Paraîtrai-je au sénat? peindrai-je des malheurs  
Qui pourraient ébranler nos zélés défenseurs?  
Instruisez-moi: parlez.

## UN MEMBRE DU COMITÉ.

Dans ce cruel ravage,  
 Du perfide Custine apercevez l'ouvrage.  
 L'infâme commandait d'invincibles soldats,  
 Vautours nés pour le sang et cherchant les combats :  
 Il devait attaquer, et vaincre avec ses braves :  
 L'homme libre en tous temps fit trembler les esclaves.  
 L'ami de Dumouriez, citoyens, nous trahit :  
 L'impunité d'un chef vers le crime enhardit ;  
 Qu'il périsse..... en frappant sauvons la république.  
 Ordonnons.

## LE PRÉSIDENT.

Arrêtez : votre zèle civique,  
 Dans sa bouillante ardeur se livrant à l'éclat,  
 Ne pourrait qu'avancer la perte de l'Etat.  
 Custine est éloigné : sa dangereuse absence  
 Exige en ce moment le plus profond silence.

## Au député.

N'allez point au sénat : par notre comité  
 Il apprendra bientôt l'exacte vérité.

## LE DÉPUTÉ.

J'obéis, citoyen , à vos ordres suprêmes.

## SCÈNE II.

## LE PRÉSIDENT, LES MEMBRES DU COMITÉ.

UN MEMBRE, *au Président.*

Vous paraissez tranquille et nos maux sont extrêmes !

## LE PRÉSIDENT.

Le malheur est un bien quand l'homme l'a prévu.  
 Il le fallait.... à tout Robespierre a pourvu....  
 Ecoutez ; mais surtout que votre âme timide  
 Se garde d'arrêter notre marche homicide :  
 Commettons des forfaits, ou nous sommes perdus.  
 Capet est immolé.... ; mais ses nobles vertus  
 Survivent à sa cendre, et sans doute la France  
 De cet assassinat voudra tirer vengeance.  
 Déjà de la révolte a on vu l'étendard,  
 L'infâme drapeau blanc flotter de toute part.  
 Gaston , à la Vendée inspirant son courage ,  
 Y forme des soldats : son séduisant langage  
 Oppose l'héroïsme à leur timidité ;  
 Ils marchent sur ses pas avec docilité.  
 Plus d'une fois son bras , maîtrisant la victoire,  
 A de nos bataillons anéanti la gloire.



S'il n'est pas arrêté, vous verrez dans Paris  
 Reparaître bientôt et le trône et le lis....  
 Laissons, laissons Cobourg attaquer nos murailles;  
 Qu'il force des cités, qu'il gagne des batailles;  
 Notre dernier soldat est l'égal de Villar,  
 Il saura triompher dans le camp de César;  
 Frédéric, immobile aux portes de Mayence,  
 Ne balancera point les destins de la France.  
 Le Sarde est abattu; l'Espagnol indolent,  
 Pour faire des progrès, dans sa marche est trop lent;  
 La Suisse, à nos genoux humblement prosternée,  
 A demandé la paix..... L'Europe consternée  
 Avec reconnaissance reconnaîtra nos loix,  
 Quand nous aurons détruit les esclaves des rois :  
 La liberté l'exige : immolons des victimes....  
 Elle cesse au moment où nous cessons les crimes.

UN MEMBRE.

Mais enfin, si Custine a trahi le sénat;  
 Si, comme Dumouriez, il a trahi l'Etat;  
 S'il pouvait de Cobourg culbuter les phalanges,  
 Marcher jusqu'à Mastrecht....

LE PRÉSIDENT.

Vos soupçons sont étranges :

Custine en vrai guerrier partout a combattu.

UN MEMBRE.

Oui; mais partout aussi Custine fut battu.

UN AUTRE MEMBRE.

Nous devons publier, et le peuple doit croire  
 Que sa fuite à Mayence était une victoire.

LE PRÉSIDENT.

Eh quoi!... la liberté, du sang d'un seul mortel,  
 Verrait-elle arroser son chancelant autel?  
 Dans ce pressant danger doit-elle être muette,  
 Et ne pas s'opposer à l'espoir d'Antoinette?...  
 Elle dit à son fils qu'un jour il sera roi,  
 Qu'il doit venger son père, et régner par la loi.  
 S'ils vivent... je frémis... le plus dur esclavage  
 De nos républicains deviendra le partage :  
 Etouffons à jamais la race de Capet.

UN MEMBRE.

Etendons les bienfaits de ce noble projet.  
 Frappons, exterminons cette fière noblesse  
 Dont l'âme s'agrandit au sein de la détresse;  
 Qui, n'ayant d'autre bien aujourd'hui que son sang,  
 Pour le jeune Louis l'expose et le répand.

Nos décrets ont proscrit les prêtres fanatiques,  
 Ceux que Rome soutient et dit apostoliques;  
 Le peuple nous résiste en voyant leurs vertus.  
 Ne souffrons dans l'Etat que des cœurs corrompus;  
 Jusque dans les rochers ordonnons une enquête,  
 Et puisse le dernier enfin perdre la tête!....  
 Que, la torche à la main, nos gendarmes.... Danton  
 A-t-il trouvé le plan de quelque trahison?  
 Il vient.

## SCÈNE III.

LES MEMES, DANTON.

DANTON.

Ah! citoyens, contre nous tout conspire...  
 Oui, tout; même Wimphen méconnaît notre empire.  
 Ce traître, refusant d'obéir à la loi,  
 Veut marcher sur Paris, venger Brissot.

UN MEMBRE.

Eh quoi!

Il n'est pas arrêté?

DANTON.

Non : notre commissaire

Voulait exécuter cet ordre nécessaire.

« Le plus fort, dit Wimphen, obéit quand il veut;

« Le soldat est instruit, et sait tout ce qu'il peut. »

Déjà le Calvados, se disant république,

Etablit pour lui seul une force publique.

Nos députés proscrits, aux sots départemens

Inspirent la fureur de leurs ressentimens.

Le parti Girondin se lève et nous menace :

Il faut ou l'écraser, ou céder notre place.

Le temps presse; hâtons-nous.

UN MEMBRE.

Quelle précaution

Dans ce pressant danger prend la convention!

DANTON.

Sur notre comité le sénat se repose,

Et décrète en tremblant les moyens qu'il propose.

Mais le peuple se lasse; et peut-être aujourd'hui

Serait-il dangereux de s'appuyer sur lui.

UN MEMBRE.

De nouveaux attentats deviennent nécessaires.

Répandant dans Paris des craintes salutaires,

Annonçant sourdement la disette du grain,

Faisons que l'un à l'autre on s'arrache le pain.



Dans cette extrémité, le riche inexorable  
 Refusant son argent, deviendra condamnable;  
 S'il consent à donner, maître de son trésor,  
 Nous pourrons espérer : rien ne résiste à l'or.

LE PRÉSIDENT.

Croyez-vous que Wimphen, autrefois notre ami,  
 Deviendra vertueux étant notre ennemi?  
 L'honneur est le flambeau des fiers aristocrates;  
 Mais l'intérêt préside aux vertus démocrates.  
 Robespierre s'avance : ah ! son regard affreux  
 Annonce, citoyens, quelque récit fâcheux :  
 Voyez comme il est sombre.

#### SCÈNE IV.

LES MEMES, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

A Frédéric, Mayence  
 Vient de rendre ses clefs, malgré notre défense.

UN MEMBRE.

Seize mille soldats ne l'ont pas défendu ?

ROBESPIERRE.

Sans brèche, sans assaut, les traîtres l'ont rendu.  
 Valenciennes bientôt imite cet exemple.

LE MEMBRE.

Trois villes dans un mois!... et Custine contemple,  
 Sans frapper aucun coup, nos ennemis vainqueurs!

ROBESPIERRE.

De Gaston, de Wimphen les conseils séducteurs  
 Renversent dans Lyon la liberté naissante.  
 Cette ville a parlé : sa voix est menaçante;  
 Nous voyons échapper et Marseille et Toulon,  
 Et nos braves soldats sont chassés d'Avignon.  
 Que vous dirai-je enfin ? nos malheurs sont extrêmes.

LE MEMBRE.

Insensés ! nous voulions briser les diadèmes,  
 Assassiner les rois, et les rois courroucés  
 Vengeront l'univers.

ROBESPIERRE.

Nous sommes menacés!...  
 Que la torche funèbre épouvantant la France,  
 L'assure à notre empire.

LE MEMBRE.

Une vaine espérance  
 Nous flatte trop long-temps.

ROBESPIERRE.

Hé bien ! s'il faut mourir,  
 Dans l'abîme avec nous sachons tout engloutir,  
 Barrère, éclairez-nous.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BARRÈRE.

BARRÈRE.

SUR nos têtes, l'orage....  
 Autour de nous, la mort... dans nos cœurs, le courage,  
 Exécrable forfait !... l'infortuné Marat  
 Succombe sous les coups d'un lâche assassinat.

UN MEMBRE.

Ce meurtre est un complot des traîtres royalistes.

BARRÈRE.

Non : ils sont vertueux... Brissot, les Girondistes,  
 Disciples trop instruits par le club jacobin,  
 Ont formé dans le sexe un perfide assassin.  
 Marat finit ses jours... Ah ! tremblons pour les nôtres :  
 Du crime autant que lui nous fûmes les apôtres.

LE PRÉSIDENT.

Il est temps, citoyens, de joindre à nos travaux,  
 Pour calmer les Français, quelques desseins nouveaux,  
 Délibérons,

BARRÈRE.

Pesez les différens décrets.

Que j'établis pour base à mes vastes projets ;  
 Ou plutôt, citoyens, l'infortune publique  
 Présente un vaste champ à notre politique,  
 Le sénat abaissé, nous devenons plus grands.

ROBESPIERRE.

De cet espoir flatteur quels seraient les garans ?

BARRÈRE.

Du sénat stupéfait l'aveugle déférence,  
 Qui reçoit nos décrets avec obéissance.  
 Que notre marche, grande en son obscurité,  
 L'assujettisse au plan de notre comité.  
 Unissons nos efforts.

UN MEMBRE.

Expliquez-vous, Barrère :

Dans tout votre discours, je vois un grand mystère.

BARRÈRE.

Écoutez (le secret pour vous est un devoir) :  
 Sur cette horde infâme usurpons le pouvoir.



Partageant entre nous la suprême puissance,  
 Nous périrons ensemble, ou sauverons la France.  
 Avez-vous oublié que le triumvirat  
 Mit Rome dans les fers ainsi que le sénat ?  
 Marius et Sylla furent ce que nous sommes :  
 N'ont-ils pas répandu le plus pur sang des hommes ?  
 Devenus tout puissans par la proscription,  
 Ils firent respecter leur domination ;  
 Et flattant avec art l'orgueil et l'indigence,  
 Ils surent s'enrichir des biens de l'opulence.

ROBESPIERRE.

Depuis deux ans mon cœur méditait en secret,  
 Et n'osait exposer cet important projet.  
 Mais quels sont vos moyens ? Citoyen , prenez garde ;  
 Car le peuple inquiet en tous lieux nous regarde,  
 Son œil est attentif ; et tous nos mouvemens  
 Deviennent le sujet de ses raisonnemens.

BARRÈRE.

Du Français avili qu'avez-vous donc à craindre ?  
 Réduit à se cacher , osera-t-il se plaindre ?

LE MEMBRE.

Il peut changer,

BARRÈRE.

Il fut, dès le commencement

De notre cruauté le servile instrument.  
 Des âmes, de carnage et de sang altérées,  
 Par des remords tardifs ne sont point déchirées,  
 Danton et Robespierre, allez aux Jacobins ;  
 Parlez , encouragez , assurez nos desseins :  
 Demandez , pour Marat , une prompte vengeance.  
 D'un deuil universel couvrez toute la France.  
 Que la Vendée en feu , devenant un désert,  
 Soit enfin le tombeau de quiconque la sert.  
 Que Custine , à leurs yeux , paraisse comme un traître,  
 Qui se joint à Cobourg pour nous donner un maître,  
 Qui , sans aucun talent , conduisant les soldats,  
 Les a fait égorger au milieu des combats.  
 Soutenez que Condé , Valenciennes , Mayence ,  
 Par ses perfides soins ont été sans défense,  
 Qu'ami de Dumouriez , il a trahi l'Etat ;  
 Qu'il doit , pour le sauver , périr avec éclat.

UN MEMBRE.

Peut-être le soldat exige sa présence ?

BARRÈRE.

Le soldat effréné gardera le silence.

Nul devoir du soldat envers son général,  
Quand il ne voit en lui qu'un homme son égal.  
Le reste est mon affaire; et Marie-Antoinette  
Périra sous l'effort de ma rage discrète.

LE PRÉSIDENT.

Puissiez-vous à son fils, portant les mêmes coups,  
Joindre l'un à son père, et l'autre à son époux!

ROBESPIERRE.

Allons au Jacobins préconiser Barrère.  
Son plan réussira.

BARRÈRE.

Si vous savez vous taire.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES (à l'exception de Danton et Robespierre),

UN MINISTRE.

BARRÈRE.

Le ministre, pensif, précipite ses pas.  
Que vient-il nous apprendre?

LE MINISTRE.

Ah! je ne pensais pas

Que le peuple à Paris, affectant l'arrogance,  
Eût pour le bien public autant d'indifférence.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi nous alarmer par de vaines terreurs?

LE MINISTRE.

Prévenez, ou bientôt vous verserez des pleurs:

Des hommes inconnus à Louis, à sa mère,

Proposent de leurs bras le secours salutaire.

Le riche citoyen semble vouloir un roi:

On entend des clameurs; Paris, saisi d'effroi,

Veut peut-être, en ce jour, du fond de sa retraite,

Pour nous tyranniser retirer Antoinette.

BARRÈRE.

Et sans doute placer sur le trône un tyran,

Objet d'horreurs pour moi, quoiqu'il soit un enfant.

LE MINISTRE.

Des groupes trop nombreux environnent le temple,

Le peuple stupéfait est là qui les contemple.

Il écoute, il admire un perfide orateur,

Qui glisse le poison jusqu'au fond de son cœur.

J'ai vu couler des pleurs: j'en conçois des alarmes.

BARRÈRE.

Laissez, laissez couler ces impuissantes larmes.



D'un enfant courroucé l'énergique soupir  
 Exprime sans danger son stérile désir.  
 Rassurez-vous, les pleurs annoncent la faiblesse,  
 Le peuple gémissant déplore sa détresse ;  
 Mais il chérit toujours la douce liberté.

LE MINISTRE.

Je le crois ; cependant je crains la majesté  
 D'un discours séducteur. Si le destin conspire,  
 Bientôt la France entière échappe à notre empire.  
 Je me suis rapproché.... Hélas ! qu'ai-je entendu ?  
 Je tremble... je frémis... le sénat est perdu...  
 Il disait : « L'heure sonne , et le moment s'avance ,  
 « Où , défendant mon roi , je défends l'innocence.  
 « J'irai dans ces climats où le cri de l'honneur  
 « Peut encore émouvoir. Avec combien d'ardeur ,  
 « Ces hommes , ces héros que produit la Bretagne ,  
 « Entraînés par Gaston , et quittant la campagne ,  
 « Forceront les cités à connaître leur roi ,  
 « A rétablir de Dieu la véritable foi ? »

LE PRÉSIDENT.

Eh que disait le peuple ?

LE MINISTRE.

Il était immobile.

BARRÈRE.

Ils n'éclaireront pas cette race imbecille.  
 Tout est prévu. Sachez que ces fiers orateurs  
 Sont du club jacobin les plus grands zélateurs.  
 Ils offrent un appât aux bons aristocrates ,  
 Qui viendront se livrer. Nos rusés démocrates  
 Se baignant dans leur sang , par un dernier effort ,  
 Pourront de leur empire éterniser le sort.  
 De leurs discours trompeurs souffrez donc la licence.  
 Tout va bien , croyez-moi ; tout , jusqu'à la clémence  
 Du peuple dépravé , seconde nos projets :  
 Je vois dans mes égaux maintenant des sujets.

LE MINISTRE.

Ah ! puisse le succès combler votre espérance !

BARRÈRE.

Citoyens , supposons que moitié de la France ,  
 Succombant sous nos coups , aux siècles à venir  
 Offre de nos forfaits le brillant souvenir ;  
 Que le cultivateur , en remuant la terre ,  
 Arrache de son sein les restes de son père :  
 Que la veuve indigente appelle son époux ,  
 Victimes qu'immola notre juste courroux.

Que tous les monumens soient réduits en poussière :  
 Que nous fassions enfin un vaste cimetière...  
 Mon ame s'agrandit du spectacle enchanteur ,  
 Imprime ses attraits jusqu'au fond de mon cœur.  
 Plus ces débris sont grands, plus grande est notre gloire ;  
 C'est de la liberté la sublime victoire.

LE PRÉSIDENT.

Des rivières de sang n'assurent pas vos lois,  
 Si vous laissez survivre un rejeton des rois.  
 Faites mourir le fils, exterminiez la mère,  
 Qui porta dans son sein un tyran pour la terre.

UN MEMBRE.

Le succès des combats, dicté par le hasard ,  
 A notre vœu commun apporte du retard :  
 Car, si la liberté devient une chimère,  
 Je ne veux pas pour elle expirer de misère.  
 Que le glaive sur eux demeure suspendu :  
 Attendons pour frapper que nous ayons vaincu.  
 Sans mystère aujourd'hui devant vous je m'explique :  
 Par le sang, par le feu, sauvons la république ;  
 Mais si tous nos efforts ne réussissent pas,  
 Songeons à préserver nos têtes du trépas.  
 Antoinette long-tems de tourmens fatiguée,  
 Sera facilement par nos cris subjuguée.  
 Publiant les premiers notre soumission,  
 Elle ouvrira son cœur à la compassion.

LE MINISTRE.

En effet, cette femme a l'ame généreuse.  
 Mais est-elle sans crime, étant trop vertueuse ?  
 Pourquoi conserve-t-elle une religion  
 Proscrite par les lois de la convention ?  
 Pourquoi penser toujours qu'elle fut souveraine,  
 Et ne pas accepter le rang de citoyenne !

LE PRÉSIDENT.

Hé quoi ! vous balancez ! quiconque a des aïeux,  
 Pour des hommes égaux est toujours dangereux.  
 La vertu n'est qu'un nom : la naissance est un crime.  
 Immolez Antoinette, ou Louis nous opprime.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN JACOBIN.

BARRÈRE, *au jacobin.*

QUELLE est la volonté du club des jacobins ?  
 Pouvons-nous espérer ?

LE JACOBIN.

Les plus heureux destins.



Robespierre et Danton opèrent des merveilles.  
Des hurlemens affreux ont frappé mes oreilles.  
En tigres altérés ils demandent du sang :  
Cette brûlante soif passe de rang en rang.  
Tout homme qu'on suspecte est déclaré coupable :  
Voilà du tribunal la règle invariable.  
On veut que d'Antoinette on sépare Louis,  
Et qu'à la guillotine on la traîne aujourd'hui.

BARRÈRE.

Ainsi dans tous les tems, par des discours atroces,  
Les peuples ont conçu des sentimens féroces.  
Profitions du moment : rendons-nous au sénat ;  
Que son décret ordonne un nouvel attentat.

## ACTE SECOND.

*Le théâtre représente le salon de l'appartement que  
la Famille royale occupe au Temple.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, LA REINE, MADAME ROYALE.

LA REINE.

APPROCHEZ, mes enfans : voyez dans votre mère  
Les restes languissans d'une affreuse misère.  
Sur un front sillonné, mes cuisantes douleurs,  
Du sort le plus funeste impriment les horreurs.  
D'une triste existence épuisant l'amertume,  
Je nourris dans mon sein un feu qui me consume.

MADAME ROYALE.

Ah ! maman ! ah ! vivez ! vous avez notre amour.

LA REINE.

Lui seul, mes bien-aimés, dans ce triste séjour,  
Par vos embrassemens, peut étouffer mes larmes :  
Mais il ajoute encore à mes justes allarmes....  
Le plus parfait des rois par la main d'un bourreau,  
Au nom de ses sujets descendit au tombeau.  
Votre père n'est plus.... je périrai de même,  
Puisque j'ai partagé l'éclat du diadème....

De ce peuple effréné la constante fureur ,  
 Par mille cruautés prolonge ma douleur :  
 Mais dans mon cœur brisé , la nature expirante  
 Me montre de la mort l'image consolante.  
 Enfants trop malheureux !... quel sera votre sort ?  
 Mon fils , d'un œil serein envisageant la mort ,  
 Je puis , par mes conseils , éclairer ton enfance.  
 Soumets-toi , sans murmure , à cette Providence ,  
 Dont les sages décrets sont cachés aux mortels.  
 Le sénat , du vrai Dieu renversa les autels :  
 Crois en lui , mon cher fils , observe sa loi sainte :  
 Supporte tes malheurs sans faiblesse et sans plainte :  
 Si le sceptre en tes mains doit retourner un jour ,  
 Fais cueillir aux Français les fruits de ton amour :  
 Qu'ils soient heureux. D'un roi la sublime vengeance ,  
 Ne punit les forfaits que par la bienfaisance.  
 Sans faiblesse , des lois exact observateur ,  
 Bannis de tes conseils le vil adulateur.  
 Le sang des bons Français a coulé pour ton père ;  
 Il coule pour son fils , il coule pour ta mère :  
 Combien , dans les combats , par un dernier effort ,  
 Voulant nous délivrer , ont rencontré la mort !...  
 Ah ! mon fils !... souviens-toi , dans les jours de ta gloire ,  
 De consacrer leurs noms au temple de mémoire.  
 De ton père immolé voilà le testament :  
 Apprends sa volonté , médite le souvent !...  
 O cœur de mon époux ! cœur grand et magnanime !...  
 Il pardonne à son peuple !... Immortelle victime ,  
 Puissé-je , comme toi , jusqu'au dernier moment ,  
 Conserver la vertu dans mon cœur innocent !...  
 Ma fille , dans ton âme imprime la sagesse :  
 D'innombrables dangers menacent ta jeunesse.  
 Descendante des rois , que cette dignité  
 Te préserve à jamais de toute égalité.  
 Ma fille , tu naquis auprès du diadème :  
 A l'avilissement préfère la mort même.

( Le roi et madame royale baisent les mains de leur mère : )

LE ROI.

O ma tendre maman !

LA REINE.

Vous répandez des pleurs ?

Ah ! votre affliction ajoute à mes douleurs....  
 Ma sœur est avec vous , qu'elle soit votre mère ;  
 Elisabeth ! ô toi le soutien de ton frère !  
 Toi qui , dans ta douleur , faisant un saint effort ,  
 Comme un bienfait du ciel , lui présenta la mort !



Viens; ah, viens dans mes bras! Antoinette t'appelle,  
Ah! viens la consoler, dans sa peine cruelle.

MADAME ROYALE.

Mon aimable maman, devons-nous l'avertir?

LA REINE.

Oui, mes enfans, allez.

## SCÈNE II.

LA REINE, seule.

TROP funeste avenir!

Quel destin nous poursuit!... innocentes victimes!...  
Je vous vois malheureux, et vous êtes sans crimes...  
Que leurs cœurs, ô mon Dieu, dociles à ta foi,  
Marchent dans les sentiers de ta divine loi!...  
Un Roi dans les cachots!... un Roi, dans son enfance,  
Objet infortuné des fureurs de la France!...  
Mais celui qui craint Dieu n'est-il pas l'ennemi  
De ces hommes pervers que l'enfer a vomi!...  
Oni : j'ai vu dans leurs yeux étinceler la rage,  
Leurs bras ensanglantés poursuivre le carnage;  
Mes gardes égorgés, expirant sous mes yeux,  
Et couvrant de leurs corps ma fuite de ces lieux :  
En triomphe à Paris j'ai vu porter leurs têtes;  
Le peuple avec fureur célébrer ses conquêtes;  
Et l'infâme Bailli qui disait à son Roi :  
« Tu n'es que mon égal : le peuple est plus que toi.... »  
Mille fois de la mort envisageant l'image,  
Je ne puis la trouver dans un long esclavage....  
Monstres, couverts du sang de mon auguste époux,  
Tremblez.... d'un Dieu vengeur le trop juste courroux,  
Lassé de vos forfaits, aussi prompt que la foudre  
Réduira vos maisons et vos cités en poudre!  
Qu'ai-je dit? Ah! pourquoi ma profonde douleur.  
Exprime-t-elle un vœu démenti par mon cœur:  
Dieu de miséricorde, oubliant ta justice,  
Sur le peuple Français jette un regard propice!  
Qu'avec sincérité, revenant à ta loi,  
Il confesse son crime, et connaisse son Roi....  
Le passé, le présent, l'avenir, tout m'agite.

## SCÈNE III.

LA REINE, MADAME ÉLISABETH.

LA REINE.

Ma chère Élisabeth... Cette race est maudite....

Dans le sang innocent elle a trempé sa main :  
 Son arrêt est écrit dans celui de Caïn...  
 L'éternel l'a proscrite... errante sur la terre,  
 Ou la verra traîner l'opprobre et la misère.

MADAME ÉLISABETH.

Dans ce discours brulant, je crois apercevoir  
 D'un cœur découragé le fatal désespoir.  
 Soyez grande en tout temps, puisque vous êtes reine :  
 Ainsi que le plaisir, sachez prendre la peine.  
 Dieu nous frappe, ma sœur, son amour paternel,  
 Par la croix, nous conduit au bonheur éternel.  
 Adorons ses décrets, que des plaintes stériles  
 Ne rendent pas pour nous ses bienfaits inutiles.

LA REINE.

Du tableau déchirant d'un époux égorgé,  
 Un cœur comme le mien n'est jamais soulagé.  
 Au fond de son tombeau que ne puis-je descendre !  
 Que ne puis-je mêler ma cendre avec sa cendre !  
 Cher époux ; ô mon roi ! le calomniateur  
 Te força de sonder les replis de mon cœur ;  
 Et connaissant, pour toi, sa véritable flâme,  
 Tu la récompensas par le don de ton âme....  
 Il m'aimait sans partage... ô bonheur ! quel transport  
 Quand je pourrai fixer l'appareil de ma mort !  
 Qu'elle tarde long-temps !

MADAME ÉLISABETH.

Ma sœur vous êtes mère :

Songez que vos enfans sont jeunes et sans père.  
 Ah ! puisse l'Eternel, pour eux, vous conserver.

LA REINE.

Contre un sénat sans foi, comment les préserver ?  
 S'il connoissait d'un Dieu la majesté suprême,  
 Aurait-il, orgueilleux, brisé le diadème,  
 Massacré les pontifes, renversé les autels,  
 Pour offrir nos encens à d'infâmes mortels ?  
 Dans Voltaire et Marat il adore le vice :  
 Sa force fait la loi, sa rage l'injustice.  
 N'espérons point, ma sœur... le club antropophage  
 Finira par la mort mon horrible esclavage.

MADAME ÉLISABETH.

Le crime est le repos de l'homme criminel  
 Qui désire étouffer un remord trop cruel.  
 Le Sénat régicide, excité par ses crimes,  
 Peut donc chercher encor de nouvelles victimes...  
 Qu'il dirige sur moi ses féroces désirs,  
 Et qu'un nouveau supplice ajoute à ses plaisirs.



Je veux à ses bourreaux aller offrir ma tête :  
 Qu'il sache qu'à mourir Élisabeth est prête....  
 Ma mort est un bonheur, si, par de longs tourmens,  
 Mon sang peut assurer la mère à ses enfans.

LA REINE.

Non, non ; qu'Élisabeth survive et soit leur mère ;  
 Telle est la volonté de son auguste frère.  
 Les fers ont éprouvé, mais non pas abattu  
 Ton courage, ou plutôt ta céleste vertu.  
 Tu peux leur inspirer les sentimens sublimes  
 Qui te font, avec calme, envisager les crimes.  
 Tu peux, en apprenant à mon fils qu'il est roi,  
 L'instruire à gouverner, à protéger la foi.  
 Par tes douces leçons formant son caractère,  
 Il saura supporter l'opprobre et la misère.  
 Je remets à tes soins cet important devoir ;  
 Et moi, de mon esprit bannissant tout espoir,  
 Je vais d'un Dieu vengeur implorer la clémence ;  
 De mon cœur agité, réparer l'innocence.  
 Bientôt à mon époux m'unissant pour jamais,  
 Dans le sein du Très-Haut je trouverai la paix.

#### SCÈNE IV.

LA REINE, MADAME ELISABETH, LE MAIRE DE PARIS,  
 SES GARDES.

LA REINE.

CET homme, Elisabeth, n'est-il pas un ministre  
 Qui vient nous annoncer quelque décret sinistre ?

MADAME ÉLISABETH.

Du courage, ma sœur.

(Le Maire de Paris, le bonnet rouge sur la tête, prend le bras de la Reine  
 et la regarde fixement.)

Femme, qui êtes-vous ?

LA REINE.

Votre Reine : Louis était mon digne époux.

LE MAIRE.

Ainsi toujours l'orgueil domine dans votre âme !  
 Faut-il, comme autrefois, vous appeler madame ?  
 Détrompez-vous. Le droit de notre liberté  
 Est de rabaisser tout jusqu'à l'égalité.  
 Les Rois ont refusé d'être ce que nous sommes :  
 Nous les ferons descendre au dernier rang des hommes.

LA REINE.

Réduite par la force au rang le plus abject,  
 Antoinette d'Autriche exige le respect.

Fixez-moi bien encor : jugez si ma présence  
Ne peut de vos discours arrêter l'insolence.

LE MAIRE.

Malheureuse ! insultant à mon autorité,  
Tu contrains les rigueurs de ma sévérité.  
Mes droits sont tout puissans : peux-tu les méconnaître !  
Regarde cette écharpe : apprends à me connaître.  
Un maire de Paris qui s'approche de toi !  
Le premier citoyen !... le dernier est un roi.

LA REINE.

Apprenant sans regret v<sup>otre</sup> haute fortune,  
La fille de Thérèse, au sein de l'infortune,  
Sans faiblesse, sans plainte, accepte le malheur,  
Et conserve toujours la noblesse en son cœur.

LE MAIRE.

Tu rampes sous mes pieds.... Le peuple vous demande...  
Son vœu dicte la loi... le peuple vous commande.

( A un de ses gardes qui sort pour aller chercher le roi. )

Et vous, de mes devoirs exécuteur discret,  
Ayez soin d'accomplir cet important décret.

LA REINE.

Ordonne-t-il ma mort ? dois-je aller au supplice ?

LE MAIRE.

Le peuple bienfaisant commande la justice....  
Le comité chargé du salut de l'Etat,  
A fait, sur votre fils, son rapport au Sénat.

LA REINE.

Mon fils?... mon fils?... ô ciel ! ma sœur, quel coup funeste !  
Mon fils, tu vas mourir !... O jour que je déteste !  
Jour horrible pour moi ! pour la France !... Ah ! Seigneur !...  
D'un enfant opprimé deviens le protecteur.

LE MAIRE.

N'implorez point un Dieu qui n'a point d'existence :  
Du peuple tout puissant méritez l'indulgence.

LA REINE.

Mon fils !... je veux le voir, le serrer dans mes bras !...  
Et goûter avant lui les douceurs du trépas.  
Allons, Elisabeth, ma douleur est trop vive.

LE MAIRE.

Citoyenne, attendez : en ces lieux il arrive.  
Réformez sur son sort vos injustes soupçons.  
Le Sénat a proscrit la race des Bourbons.  
Mais contre les bourreaux voulez-vous le défendre ?  
A son éloignement vous devez condescendre.

LA REINE.

Je dois perdre mon fils ; on prononce sa mort !...



Quel abîme de maux !... quel effroyable sort !...  
 Quel droit peut étouffer la voix de la nature ?  
 Au fond du cœur déjà j'éprouve son murmure :  
 Ses cris se font entendre : il est de mon époux  
 Le fils, le successeur. Ah ! mon soin le plus doux,  
 Consacrant tous les jours à former son enfance,  
 D'un honnête homme en lui me donnait l'espérance.  
 Non, je n'approuve pas votre horrible dessein.  
 Qu'on me laisse mon fils, ou qu'on perce mon sein.

LE MAIRE.

Etouffez des soupirs qu'engendre la faiblesse ;  
 Les cœurs efféminés ont suivi la noblesse...  
 Plus d'amour maternel : nous vivons sans parens ;  
 La femme est sans époux, la mère sans enfans :  
 C'est de la liberté l'important avantage ;  
 Ce droit n'existait pas pendant notre esclavage.

LA REINE.

Ah ! quelle horreur !

LE MAIRE.

Hé bien, conservez cet amour

Qui doit exterminer vos amis dans un jour.  
 Le refus par le peuple est mis au rang des crimes  
 Qui lui donnent le droit d'égorger des victimes :  
 Il attend le signal... et vous avez appris  
 Que répandre le sang, c'est amuser Paris.

LA REINE.

Que ferai-je ! ô ma sœur ! quelle menace atroce !  
 Le peuple est entraîné par un Sénat féroce....

MADAME ÉLISABETH.

Ma sœur, entre deux maux votre cœur doit choisir :  
 Conserver votre fils est un juste désir ;  
 Ce tendre sentiment la nature l'inspire :  
 Mais le Français aveugle en son affreux délire,  
 Par des assassinats punira votre amour,  
 Et peut de ses forfaits vous accuser un jour....  
 Votre époux à Varenne évitant l'esclavage,  
 Pour conserver un homme arrêta son voyage.  
 Rappelez-vous comment, dans cette extrémité,  
 Il soumit sa vengeance à son humanité :  
*Je puis périr, dit-il, sans me rendre coupable ;*  
*Aux yeux de l'Eternel je serais condamnable,*  
*Si, voulant adoucir les rigueurs de mon sort,*  
*D'un seul de mes sujets je commandais la mort....*  
 Il ne balançait pas à reprendre ces chaînes  
 Qui devaient préserver des victimes humaines.

Dans cet affreux moment vous pensiez comme lui ;  
Ce qui fut juste alors l'est encore aujourd'hui.

LA REINE.

Je consens.... ô mon Dieu ! .... Ce cruel sacrifice ,  
Que la nature abhorre , se doit à la justice.  
Quoi , pour sauver mon fils , je ferais égorger  
Des hommes malheureux que je dois protéger ?  
Non , non ; je le remets à cette Providence ,  
Qui saura des méchans déjouer la prudence....  
Ses innocentes mains , en essuyant mes pleurs ,  
Par des soins caressans soulageaient mes douleurs.  
Je ne dois plus le voir !

## SCÈNE V.

LE ROI , LA REINE , MADAME ELISABETH ,  
LE MAIRE.

(Le Roi est amené par des sans-culottes armés.)

LA REINE.

AH ! mon fils !.... je frissonne....

Aujourd'hui.... pour toujours.... ta mère t'abandonne....  
D'infâmes assassins t'arrachent à mon cœur ,  
Et ne consultent pas ton âge et ma douleur !

MADAME ÉLISABETH.

Calmez-vous.

LE ROI.

Si je dois , maman , comme mon père ,  
Mourir dans les tourmens , ou périr de misère ,  
Je veux , en bon chrétien , expirer comme lui.  
Ne tremblez point pour moi , le Ciel est mon appui.

LA REINE.

Ah ! sans doute pour toi la mort est moins affreuse ;  
Tu dois plus redouter la marche insidieuse  
De ces hommes méchans qui t'éloignent de moi  
Pour corrompre ton cœur et détruire ta foi.

LE ROI.

Je porte dans mon cœur les avis de mon père ,  
Et je suis enrichi des vertus de ma mère.

( Il se jette dans ses bras , et la Reine l'embrasse. )

LA REINE.

Mon fils ! je puis encor te serrer dans mes bras !....  
Ces monstres t'instruiront ; ne les écoute pas.

UN GARDE DU MAIRE.

Souffrirez-vous long-temps cette horrible mégère ,  
Distiller le venin que son cœur lui suggère ?



SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROBESPIERRE.

ROBESPIERRE.

Le peuple vent du sang. Le vertueux sénat  
Des projets d'Antoinette attend le résultat.  
Garde-t-elle Capet?

LA REINE.

A l'instant.... tout à l'heure....

Qu'on l'emmène; et pour moi que personne ne meure.  
Je tremble.

( A madame Elisabeth. )

Soutiens-moi.... Permettez qu'en ces lieux,  
A mon fils, sans témoins, je fasse mes adieux.

ROBESPIERRE.

Nous sommes trop instruits de ces ruses perfides,  
Pour ne pas prévenir vos plans liberticides.  
Conservant votre orgueil sous le poids de vos fers,  
Vous prétendez encor gouverner l'univers;  
En croyant que Capet deviendra roi de France,  
Vous voulez contre nous prémunir son enfance :  
Qui cherche le secret, cherche la trahison.  
Nous saurons préserver cet enfant du poison  
Qu'en secret dans son cœur votre fureur distille,  
Et le rendre à nos lois plus constamment docile....  
Il faut de son esprit bannir cette fierté  
Qui ne compatit pas avec la liberté;  
Remplacer promptement par des vertus civiques  
D'un culte mensonger les vertus chimériques :  
Lui démontrer enfin qu'il n'est que notre égal,  
Et le faire rougir-d'être d'un sang royal.

LA REINE.

Quelle éducation pour le chef d'un royaume !  
Ah ! mon fils !.... Il est vrai, la gloire est un fantôme.  
Qui s'échappe au moment où on croit le saisir ;  
Que celle du Très-Haut devienne ton désir....  
Mais placé sur le bord d'un affreux précipice,  
Ah ! préserve ton cœur de la fange du vice....  
Préfère à la grandeur ton salut éternel....  
Ton âme est à ton Dieu.... Mon amour maternel,  
Par des tyrans cruels est réduit au silence....  
Je ne puis exprimer....

ROBESPIERRE.

Jusqu'où votre insolence.

Veut-elle , devant nous , étendre ces écarts !  
Vos maîtres d'Antoinette exigent des égards.

LA REINE.

Mes maîtres.... mes bourreaux....

MADAME ÉLISABETH.

Ils en ont la puissance :

Soyez forte , ma sœur , mais par votre innocence.  
Les hommes contre nous aiguisant leurs fureurs,  
Ne peuvent pas atteindre aux vertus de nos cœurs....  
Le bonheur est au Ciel ; notre souffrance augmente  
Cette gloire éternelle , objet de mon attente.

ROBESPIERRE *au Maire de Paris.*

C'en est trop , citoyens , faites votre devoir.  
Enlevez cet enfant : puisse le désespoir  
Sur ces cœurs orgueilleux exercer ses ravages

LE MAIRE *à sa garde.*

Avancez , citoyens.... punissez les outrages  
Que cette femme fait à vos représentans.

LA REINE.

Frappez , voilà mon sein....

ROBESPIERRE.

Non , non , dans les tourmens ,  
Pour le salut du peuple , il est bon qu'elle expire.

LA REINE.

Qu'ils seront doux pour moi !... oui... mon cœur les désire.  
Mon existence affreuse est un pesant fardeau ;  
Et je n'aurai d'espoir qu'en voyant mon tombeau.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIMON.

LE MAIRE.

CAPET , obéissez ; suivez cet homme sage  
Qui doit de la raison vous apprendre l'usage :  
Le vertueux Simon formera votre cœur.

LE ROI.

Je suis avec maman ; son conseil est meilleur.  
Toujours à ses leçons elle m'a vu docile.  
Pour moi ne prenez pas une peine inutile :  
Retirez-vous ; je veux vivre dans la prison ,  
So uffrir avec maman.

( Il se jette dans les bras de la Reine. )

ROBESPIERRE.

Et voilà la leçon

Que chaque jour lui donne une femme traîtresse !...  
Il pompe le venin de sa scélératesse.



SIMON.

Hé ! pourquoi souffrez-vous ces chauds embrassemens  
Réservés , dans nos lois , à deux tendres amans ?  
Quelle horreur ! de son fils une mère amoureuse !  
La preuve en est acquise : elle est incestueuse.

LA REINE.

Monstre infâme ! ton front ne rougit pas !....

( *A Robespierre.* ) O vous !

Qui d'un peuple acharné m'annoncez le courroux ,  
Dites-lui que mon cœur méprise toute injure  
Qui ne provoque pas les droits de la nature.  
Mais en crime changer mes tendres sentimens !  
En exécration crime !.... un enfant de sept ans !

SIMON.

Cessez , cessez ce ton plaintif et lamentable :  
Les pleurs ne sauvent point une femme coupable :

( *Un garde le saisit.* )

J'emmène votre fils.... le salut de l'Etat  
L'exige.

LE ROI , *tendant les bras à sa mère.*

Ah ! sauvez-moi , maman.

LA REINE.

Quel attentat !

( *Elle court vers lui.* )

O mon cher fils !

UN GARDE , *lui présentant la baïonnette.*

Arrête.

LA REINE , *s'arrêtant.*

Souviens-toi de ton père.

## SCÈNE VIII.

LA REINE , MADAME ÉLISABETH , ROBESPIERRE.

LA REINE.

Je succombe à mes maux... ce coup me désespère....  
Mon cœur anéanti ne pousse aucun soupir....  
Ma voix s'éteint... ma sœur , viens , viens me secourir.  
( *Robespierre s'approche.* )  
Ne portez pas sur moi votre main sanguinaire ;  
Je trouve dans ma sœur le secours nécessaire.

## SCÈNE IX.

ROBESPIERRE , *seul.*

Je croyais à son âme inspirer la terreur ;  
Son regard imposant n'exprime que l'horreur.

A cette femme allons préparer des supplices  
 Qui la couvrent d'opprobre , et cherchons des complices.  
 Santerre est mon appui : qu'il vienne , et qu'aujourd'hui  
 Il exécute encor ce que j'attends de lui.

## ACTE TROISIÈME.

*L'action continue dans le salon des Prisonniers  
 du Temple.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Comité de Salut public assemblé.*

LE PRÉSIDENT.

LE salut des Français repose sur nos têtes :  
 C'est à nous , citoyens , à borner les conquêtes  
 D'un esclave insolent , qui devant nos remparts ,  
 En bravant nos soldats , plante ses étendarts.  
 Valenciennes réclame une prompt assistance ,  
 Et Custine n'oppose aucune résistance.  
 Partout la république éprouve des revers :  
 Le peuple sourdement redemande ses fers ;  
 Dans ses représentans il aperçoit des traîtres ,  
 Et rougira bientôt d'obéir à ses maîtres....  
 Antoinette languit , mais ne succombe pas :  
 Son malheur attendrit ; les séduisans appas  
 Qui brillaient autrefois dans toute sa personne ,  
 Réparaitraient encor auprès d'une couronne.  
 Jamais , jusqu'à ce jour , objets plus importants  
 N'ont été présentés à vos nobles talens.  
 Délibérez.

BARRÈRE.

Fuyons un travail inutile.

Nous savons qu'aux Français une crainte servile  
 Commande avec empire. Augmentons ses terreurs :  
 Qu'il se jette en nos bras par l'excès des malheurs.  
 Ce peuple tend la main au tyran qui l'opprime ,  
 Et rejette bientôt le maître qui l'estime.  
 Voyons comme suspects au salut de l'Etat ,  
 Prêtre , noble , marchand , financier , magistrat.



Dans d'immenses cachots entassons les victimes ;  
Et pour les immoler supposons-leur des crimes.  
Ou plutôt , paraissant vouloir les ménager ,  
De faim dans les prisons laissons-les expirer.

UN MEMBRE.

J'accepte.

UN AUTRE MEMBRE.

J'applaudis à ce projet honnête.

DANTON.

Il est trop doux. Le sang....

LE PRÉSIDENT.

Décrété.

BARRÈRE.

La conquête

De Valenciennes veut un exemple frappant ;  
La mort d'un général.

UN MEMBRE.

Mais s'il est innocent ?

BARRÈRE.

Tout homme est criminel : il suffit qu'on l'accuse ;  
Le peuple malheureux exige qu'on l'amuse ;  
Custine doit périr.

UN MEMBRE.

J'approuve votre choix.

UN AUTRE MEMBRE.

Il est noble ; peut-être il regrette les rois.

BARRÈRE.

Ah ! non ; il demandait au moment de sa gloire ,  
La tête du tyran pour prix de sa victoire.  
Mais c'est offrir au peuple un séduisant appas ,  
Qui , remplissant son cœur , cache notre embarras.

LE PRÉSIDENT.

Prononcez-vous sa mort ?

DANTON.

Oui , sans être coupable ,

Notre intérêt commun le trouve condamnable.

Il faut avec Custine exterminer Houchard.

BARRÈRE.

Il n'est pas oublié : son rang viendra plus tard.  
Pour fixer de l'Etat la prompte délivrance ,  
Nous pouvons requérir tous les hommes de France.

UN MEMBRE.

Mais la terre a besoin de ses cultivateurs ?

BARRÈRE.

Nous prendrons la récolte avec les laboureurs....

Profiter du présent est maxime très-sage.

UN MEMBRE.

Vous changez en héros des hommes sans courage.

BARRÈRE.

L'homme est lâche aujourd'hui, se croyant immortel :

Mais transformons la mort en sommeil éternel ;

A l'audace bientôt cédera sa faiblesse.

Au reste, citoyen, votre délicatesse

Est un sanglant outrage à notre comité,

Qui doit se préserver de toute humanité....

Le sénat endormi reconnaît notre empire ;

Il accepte nos lois : et j'ose vous prédire,

Que bientôt, à nous seul remettant le pouvoir,

De s'entre-massacrer il fera son devoir.

En souverains déjà nous poursuivons la guerre ;

Et sans prendre conseil, nous lançons le tonnerre.

Le départ imprévu de féroces agens

A porté la terreur dans les départemens.

Tout obéit : au sang nous avons joint les flammes.

Cependant au sénat j'aperçois des infâmes :

Ils gênent mes projets. Ces hommes clairvoyans

Qui s'opposent à nous, seraient-ils innocens ?

UN MEMBRE.

Non, non ; que dans les fers ces scélérats gémissent.

UN AUTRE MEMBRE.

Qu'ils meurent... Hé ! pourquoi voulez-vous qu'ils languissent ?

De notre humanité n'est-ce pas la loi sainte

De punir le coupable et d'étouffer sa plainte ?

BARRÈRE.

Enfin nous poursuivons la veuve de Capet.

ROBESPIERRE.

O monstre abominable ! elle traite en sujet

Un homme comme moi !... Dans sa démarche altière

Je voyais une reine !... et je suis Robespierre !...

Citoyens, aujourd'hui faisons un grand effort ;

Pour ses nombreux forfaits c'est trop peu de la mort....

Son innocence fuit devant nos impostures...

Contre elle imaginons de nouvelles tortures.

Le plus grand des tourmens pour un honnête cœur,

Doit flétrir Antoinette... et c'est le déshonneur...

Devant les citoyens qui demandent sa vie,

Qu'elle soit en ce jour couverte d'infamie.



SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ACCUSATEUR PUBLIC.

L'ACCUSATEUR.

CITOYENS, Antoinette évite le trépas.

ROBESPIERRE.

Précipitez sa mort.

L'ACCUSATEUR.

On ne l'accuse pas.

ROBESPIERRE.

Nous avons prononcé qu'elle était criminelle.

On ne l'accuse pas !... Elle est une rebelle...

Elle a du sang français fait répandre des flots ;

Jusque dans les prisons elle ourdit des complots...

Elle est l'infâme auteur de la guerre civile...

Elle rend à nos lois la Vendée indocile...

A lui trouver un crime employez tous vos soins ;

Soyez accusateur, nous serons les témoins.

L'ACCUSATEUR.

Les dénonciateurs ne peuvent en justice

Déposer.

ROBESPIERRE.

Citoyen, vous êtes son complice.

Accusateurs, témoins et juges de Louis,

Le sénat peut encor satisfaire Paris.

L'ACCUSATEUR.

Eh ! comment se résoudre à perdre l'innocence ?

ROBESPIERRE.

Perfide ! tu trahis ; mais ta molle indulgence ,

Sans sauver Antoinette, expose à nos fureurs

Les monstres qui voudraient être ses défenseurs.

L'ACCUSATEUR.

J'obéis.

SCÈNE III.

LES MÊMES DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

LE PRÉSIDENT.

CITOYENS, le plus profond mystère

Doit couvrir nos projets. Remettez à Barrère

Le soin d'exécuter : cet homme merveilleux

Possède le grand art de fasciner les yeux.

BARRÈRE.

Mes travaux répondront à la grande espérance.

LE PRÉSIDENT.

Vous seul de vos projets connaissez l'importance ;

Agissez , ajoutez à vos vastes désirs ,  
 Etouffez les discours , et même les soupirs.  
 Par des décrets sanglans épouvantant la France ,  
 Assurez à nos lois sa prompte obéissance.

## SCÈNE IV.

BARRÈRE, ROBESPIERRE, DANTON.

BARRÈRE.

IMBÉCILLE automate ! étrange aveuglement !  
 Il se croit un grand homme !... Il est un instrument ,  
 Un fragile ressort à mon plan nécessaire ,  
 Que je saurai bientôt adroitement soustraire.  
 Nous travaillons , amis , pour un triumvirat !...  
 Nous sommes trois ; le reste est trop peu scélérat :  
 Dans les crimes il faut annoncer du courage ;  
 Ne pas se reposer et consommer l'ouvrage...  
 Nous seuls par des forfaits de forfaits altérés ,  
 Sommes les triumvirs , étant régénérés.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON.

CHARGÉ par le sénat d'un enfant indocile  
 Qu'instruisit une mère à feindre trop habile ,  
 Je ne puis , citoyens , qu'avec précaution  
 Et lentement changer son éducation.  
 Il annonce pour elle une folle tendresse ;  
 Il pousse des sanglots , il l'appelle sans cesse.  
 En vain par ma douceur j'ai voulu le charmer ;  
 Mes discours enchanteurs ne peuvent le calmer...  
 Que dois-je faire encor ? Vos conseils salutaires  
 Dans cet événement deviennent nécessaires.

BARRÈRE.

C'est un monstre hideux ! la plus grande rigueur  
 Réformera bientôt son intraitable humeur.  
 N'envisagez en lui que le plus vil esclave :  
 Que la mère en secret nous maudisse et nous brave...  
 Bannissez de son cœur cette religion  
 Que le sénat déclare être une fiction.  
 Ignorant pour toujours ses vertus chimériques ,  
 Il voudra s'enrichir de nos vertus civiques.  
 Que sa mère à ses yeux soit un objet d'horreur ;  
 Que tout , autour de lui , respire la terreur.  
 Tourmentez , agitez cet esprit né fragile ;  
 Puisse-t-il par vos soins devenir imbécille !



SIMON.

Antoinette gémit, et demande à le voir.

DANTON.

D'un perfide entretien qu'elle perde l'espoir.  
Craignez qu'on ne dérobe à votre vigilance  
Des rendez-vous secrets.

SIMON.

Croyez à ma prudence.

Pour l'accuser déjà mon plan est préparé,  
( Car je suis, comme vous, de son sang altéré ).  
Disant qu'avec son fils un crime abominable  
La rend à l'univers à jamais exécrable ;  
Mon récit, appuyé sur ma conviction,  
Assure à mes désirs sa condamnation.

DANTON.

Un enfant de sept ans... le fait n'est pas probable :  
Dans votre fausseté rendez-vous plus croyable.

SIMON.

Quand le peuple consent, nos lois en vérité,  
Pour condamner à mort, changent l'absurdité ;  
L'auguste tribunal juge avec assurance,  
Quand d'un bon citoyen il voit la conscience...  
Pour être de l'Etat le sublime vengeur,  
Je puis témoigner faux et n'être pas menteur.

DANTON.

Il est vrai.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN GARDE DU TEMPLE.

UN GARDE.

CITOYENS, Antoinette s'avance.

ROBESPIERRE.

Retirez-vous, Simon; évitez sa présence.

## SCÈNE VII.

LA REINE, LES MÊMES.

ROBESPIERRE.

ELLE n'a pas perdu le ton de la grandeur !...  
C'est une souveraine !... avec quelle lenteur,  
Au bras d'Elisabeth s'attachant par mollesse,  
Elle marche vers nous et feint de la faiblesse !

BARRÈRE.

Avançons. En ce lieu quelque nouveau projet  
Vous amène ? Parlez.

LA REINE.  
Mon fils.

BARRÈRE.  
Sur cet objet  
Le peuple ne veut pas qu'on puisse vous entendre.

LA REINE.  
Je demande mon fils.

BARRÈRE.  
Eh! qui peut vous le rendre?

LA REINE.  
Vous.

BARRÈRE.  
Nous obéissons au peuple souverain :  
Il le défend.

LA REINE.  
Hé bien, que je meure!

BARRÈRE.  
Demain...  
Cependant voulez-vous, par un moyen facile,  
Rendre à votre désir le peuple plus docile,  
Vous rapprocher de lui, regagner dans un jour,  
Avec la liberté, son véritable amour?

LA REINE.  
Je l'ai toujours cherché; mais peines inutiles!  
Des ennemis secrets, des imposteurs habiles,  
A ses yeux ont noirci les élans de mon cœur,  
Qui, dans tous les momens, tendaient à son bonheur...  
Ah! dans ce jour encore où la mort sur mes lèvres  
Doit imprimer déjà ses nuances funèbres;  
Où mon cœur, affaîssé sous le poids de ses maux,  
Pour être anéanti n'attend plus les bourreaux...,  
Je désire... que Dieu, déployant sa puissance,  
Par un retour heureux rétablisse la France.

BARRÈRE.  
Nous avons rejeté ce grand être au néant.  
Dieu n'est rien, ne peut rien : le peuple est tout puissant.  
Voulez-vous le gagner? écrivez, citoyenne,  
A Cobourg de quitter les murs de Valenciennes.

LA REINE.  
Cobourg est un guerrier...

BARRÈRE.  
Le fléau de l'Etat...  
Qui vient comme un torrent égorger le sénat.



LA REINE.

Le Français connaîtra la bonté de son âme.

BARRÈRE.

Ainsi, vous désirez que le fer et la flamme  
Fassent de cet empire un horrible désert ?

LA REINE.

Cobourg est trop humain, et le prince qu'il sert  
Ne cherche que la paix en poursuivant la guerre ;  
Je puis la proposer.

BARRÈRE.

Oui, quand toute la terre,  
Tremblante devant nous et demandant nos lois,  
Pour avoir son pardon massacrera les rois.

(A Robespierre et à Danton.)

Retirons-nous : voyez combien elle est perfide !  
Elle médite encore un plan liberticide.  
Le temps presse : courrons arrêter ses projets ;  
Qu'elle meure, ou bientôt nous serons ses sujets.

## SCÈNE VIII.

LA REINE, MADAME ÉLISABETH.

LA REINE.

A quel prix, ô ma sœur ! ils ont voulu me rendre  
Le retour de mon fils !... Ah ! l'amour le plus tendre  
A mon cœur accablé fait sentir son pouvoir ;  
Mais doit-il balancer l'honneur et le devoir ?  
Arrêter de Cobourg la marche tutélaire,  
Quand il porte à l'empire un secours nécessaire ?...  
Au nom de mon époux, Frédéric l'an passé  
Evita l'ennemi qu'il aurait terrassé.  
Le sénat promettait sa prompte délivrance :  
On le vit au contraire armer toute la France,  
Conduire aux Pays-Bas un essaim de brigands,  
Menacer tous les rois, persécuter les grands,  
Proscrire les Français, dépouiller les églises,  
Cimenter par le sang ses vastes entreprises...  
Les émigrés livrés au fer des assassins,  
Ces braves défenseurs des droits des souverains,  
Ces proclamations, le signal du carnage,  
De l'inquisition, de l'opprobre du sage,  
La mort de mon époux, ces crimes dont l'horreur  
A consterné la terre, exigent un vengeur.  
Ce peuple, après avoir brisé le diadème,  
S'il n'est pas arrêté, va s'égorger lui-même.

Je pardonne aux Français, et je chéris le bras  
Qui vient les délivrer... Tu ne m'approuves pas,  
Ma sœur ?

MADAME ÉLISABETH.

Hélas !... mes pleurs... ô ma chère Antoinette !...  
Je frémis... oui... j'entends la fatale trompette,  
Celle qui de vos bras arracha votre époux.

LA REINE.

Console-toi : pour moi ce moment est bien doux.

MADAME ÉLISABETH.

Ils entrent... O mon Dieu ! protège l'innocence.

LA REINE.

Mon courage renaît, ma sœur, en leur présence.

### SCÈNE IX.

LA REINE, MADAME ELISABETH, LE MAIRE DE PARIS,  
UN GARDE.

LA REINE.

Mon supplice est-il prêt ? Quand trouverai-je un port  
Contre les maux affreux qui précèdent ma mort ?

LE MAIRE.

Le peuple en sa bonté suspendant sa justice,  
N'ordonne pas encor qu'on vous traîne au supplice ;  
Mais le salut public, menacé constamment,  
L'inquiétude, l'agite : il ne peut prudemment  
Laisser une mégère avec une furie ;  
Il veut qu'on vous transporte à la conciergerie :  
Préparez-vous.

LA REINE.

Pourquoi ce discours outrageant ?

L'ordre est assez cruel : on peut, en partageant  
Les pleurs de l'infortune, adoucir sa misère.

LE MAIRE.

J'ai reçu contre vous l'ordre le plus sévère.  
Il faut qu'à l'instant même, obéissant aux lois,  
Vous rejetiez enfin tout souvenir des rois.  
Quittez ces ornemens : cette immense toilette  
De l'Etat languissant augmente la disette.  
Remettez en mes mains votre or et votre argent.

LA REINE.

Je n'en ai pas.

LE MAIRE.

Les clefs de votre appartement.

LA REINE.

Il est ouvert.



LE MAIRE.

Vos doigts ne sont pas sans richesse;  
Rendez vos diamans, ces signes de noblesse.

LA REINE.

Pour ces frivolités je n'ai que du mépris;  
A leur possession je n'attache aucun prix.  
Les voilà.

LE MAIRE.

Je croyais qu'une ci-devant Reine  
A devenir modeste aurait eu plus de peine.  
Vous gardez votre anneau?

LA REINE.

Ah! ne m'en privez pas;  
Que je puisse avec moi le porter au trépas.

LE MAIRE.

Pourquoi?

LA REINE.

De mon amour il est le dernier gage,  
Le seul bien qu'à mon fils je laisse en héritage.  
Il retrace à mon cœur d'un époux malheureux  
L'affligeant souvenir.

LE MAIRE.

S'il vous est douloureux  
De remettre à l'Etat un anneau qu'il demande,  
Il me faut obéir au peuple qui commande,  
L'arracher avec force.

LA REINE.

Hé quoi! vous m'annoncez  
Des actes violens?

LE MAIRE.

Hé quoi! vous résistez!

LA REINE.

Non.... Je ne voudrais pas, par un nouveau scandale,  
Ajouter aux fureurs d'un sénat cannibale.

( Elle baise l'anneau et le remet. )

Cher époux!... ô mon fils!... tout est fini, ma sœur....  
Je n'ai plus rien au monde.

MADAME ÉLISABETH.

Il vous reste l'honneur.

LA REINE.

Ma fille!... à quels dangers!... Elisabeth, j'espère  
Qu'à compter de ce jour tu deviendras sa mère.

MADAME ÉLISABETH.

Ce devoir est sacré.

LE MAIRE.

Ce discours langoureux

Outrage la bonté d'un peuple généreux.

Votre fille est à lui : protégeant sa jeunesse,

Il doit en disposer.

LA REINE.

O Dieu ! que la sagesse ,

Ton amour , de la foi les sublimes vertus

Soient le fruit des leçons qu'elle n'entendra plus....

Ils mettront sous ses yeux le spectacle du crime.

Si ces monstres voulaient qu'elle fût la victime !...

O ma fille ! aujourd'hui tremblante sur ton sort,

Que ne puis-je avec moi te conduire à la mort !

LE MAIRE.

Rendez-vous , citoyenne , en votre appartement ;

Que le plus simple habit soit votre ajustement :

Le peuple vous défend toute magnificence.

Il pourrait contre vous user de violence

Si , vous examinant , il découvrirait encor

Qu'à ses yeux vous bravez la honte et le remord.

Un instant vous suffit.

## SCÈNE X.

MADAME ELISABETH, LE MAIRE, SES GARDES.

MADAME ÉLISABETH.

BARBARE !... son silence

N'est point le résultat de son indifférence.

Son âme déchirée étouffe ses sanglots....

Une mer de douleur la roule dans ses flots....

Ne crois pas que la mort soit bien épouvantable

Pour une Reine.... elle est le fléau du coupable...

Mais elle arrache enfin Antoinette à ses maux.

Qu'on l'immole avec moi !... nos crimes sont égaux.

La fureur du sénat sera-t-elle assouvie

Avant que ses bourreaux m'aient ôté la vie ?...

On me laisse ! Ah ! je vois que de faibles vertus

Ne choquent pas autant des hommes corrompus...

Je ne possède pas ce courage héroïque

Qu'Antoinette opposait à leur zèle civique ;

Cette affabilité , cette aimable candeur

Qui , dans l'abaissement , relevaient sa grandeur....

Croient-ils qu'à mon Dieu me rendant infidèle ,

Je pourrai devenir au souverain rebelle ?...

O toi , fils de Louis , mon légitime roi ,

Reçois d'Elisabeth les sermens et la foi....



LE MAIRE.

Cet horrible discours mérite le supplice ;  
 J'instruirai le sénat : d'Antoinette complice ,  
 Comme elle du sénat vous devenez l'horreur.

MADAME ÉLISABETH.

Sa haine contre moi prépare mon honneur.-  
 Que dirait l'univers , si , maîtrisant la rage  
 De tous ces forcenés , j'échappais au carnage?...  
 Si , mon frère et ma sœur condamnés au trépas !  
 J'avais pensé comme eux et ne les suivais pas?...  
 Rapporte à ce sénat ce que mon cœur désire :  
 Le culte du Très-Haut , le retour de l'empire ,  
 Le bonheur des Français gouvernés par un roi  
 Qui fasse respecter et les rangs et la loi....  
 Dis-lui qu'Elisabeth , les appelant des traîtres ,  
 Ne veut pas consentir à les avoir pour maîtres ;  
 Qu'elle adresse ses vœux à tous les potentats ;  
 Qu'ils viendront à Paris venger des attentats  
 Dont le nombre et l'horreur consternent la nature....  
 Dis-lui que des forfaits il est une mesure  
 Qui d'un Dieu tout puissant excitent la fureur :  
 Il l'a méconnu bon ; il le verra vengeur....  
 Invente enfin , et dis tout ce que la colère  
 De ton féroce cœur contre moi te suggère.  
 Quel que soit le vernis de ta narration ,  
 Il ne peindra jamais mon exécution....  
 A toi seul , ô mon Dieu ! appartient la vengeance....  
 Ai-je pu concevoir un destin qui t'offense ?  
 Je pardonne.

LE MAIRE.

Cessez cet infâme discours :

Ce Dieu qui vous conduit ne donne aucun secours.  
 Voyez autour de vous , envisagez la garde :  
 Voilà le Dieu puissant qui protège ou poignarde :  
 Elle peut en ce lieu vous déchirer le sein ;  
 Votre hauteur l'exige : un plus vaste dessein  
 Retient son bras.... tremblez.

MADAME ÉLISABETH.

Ordonnez qu'elle avance :

Je la vois sans frémir.

SCÈNE XI.

MADAME ROYALE, MADAME ÉLISABETH, LE MAIRE,  
GARDES.

MADAME ÉLISABETH, *en apercevant madame Royale.*

J'APERÇOIS l'innocence  
Qui vient à mes regrets ajouter ses douleurs.

LE MAIRE.

Sommes-nous donc venus pour voir couler des pleurs ?

(Aux gardes.)

Citoyens, entourez cet enfant en délire ;  
Chassez-la.

MADAME ROYALE.

Ah ! je n'ai qu'un seul mot à vous dire :  
Que je voie maman pour la dernière fois !....

LE MAIRE.

Le peuple est votre père.

MADAME ROYALE, *effrayée.*

Ma tante !

UN GARDE.

Suivez-moi.

MADAME ROYALE, *suyvant le garde.*

Hélas !... jamais.... jamais.... je ne verrai ma mère !...

(A madame Elisabeth.)

Ne m'abandonnez pas.

MADAME ÉLISABETH.

Non, ma fille ; j'espère,

En pleurant avec toi, soulager ta douleur.

(Au maire.)

Cruel, tu n'es pas père : on consulte ton cœur.

LE MAIRE.

Un vrai républicain étouffe la nature.

SCÈNE XII.

LA REINE, MADAME ÉLISABETH, SUIVANTE  
DE LA REINE, LE MAIRE, GARDES.

(Madame Elisabeth voyant la Reine, fait connaître sa douleur par ses  
gestes, sans rompre le silence.)

LE MAIRE.

Vous avez bien tardé !... cette simple parure,  
Citoyenne, vous rend plus brillante à nos yeux  
Que tout le vain éclat des tyrans vos aïeux....  
Cette toile légère appelle la tendresse....  
A votre sort déjà mon âme s'intéresse ;



Dans mon cœur palpitant je sens naître des feux...  
Je pourrais vous sauver, si, sensible à mes vœux....

MADAME ÉLISABETH.

Quel outrage sanglant!

LE MAIRE.

Tout est égal.

LA REINE.

Infâme!

Tout est égal!... ô! rien n'est si bas que ton âme....

Reçois, Elisabeth, mes adieux pour jamais.

Puisse-je dans mon cœur conserver cette paix

Qui, me faisant sans peine envisager l'orage,

De ma faible raison m'apprend à faire usage!

( Elle embrasse Madame Elisabeth. )

MADAME ÉLISABETH.

Ma voix est étouffée....

LA REINE, *au Maire.*

Allons, n'excitons plus

Dans ce cœur accablé des regrets superflus.

( La Reine se retire : la suivante porte son paquet. )

LE MAIRE, *à cette femme.*

Femme, retirez-vous, vous ne pouvez la suivre;

La honte et le remord doivent seuls la poursuivre.

LA SUIVANTE.

Je porte son paquet.

LE MAIRE.

Est-elle plus que toi ?

Rends lui.

LA REINE, *prenant le paquet de la suivante.*

Je reconnais ton amitié pour moi.

### SCÈNE XIII.

LA SUIVANTE, MADAME ELISABETH, restée immobile pendant la scène précédente, paraît plongée dans une profonde méditation : elle en est tirée par les imprécations de la suivante, qui dit en traversant le théâtre :

LA SUIVANTE.

Ah! cruel!... ah! tyran!... ah! monstre détestable!...

Je ne la verrai plus cette femme admirable!

Tout est perdu.

### SCÈNE XIV.

MADAME ELISABETH, *seule.*

O Dieu! tes décrets éternels

Doivent être adorés par les faibles mortels,...

L'homme juste est frappé par la main du coupable....  
 Pour détruire ta foi, le crime inexorable  
 Au fer des assassins livre tes serviteurs;  
 Il occupe le trône.... et tes adorateurs,  
 Imitant de Louis la longue patience,  
 Souffrent en attendant le jour de ta présence,  
 O France! je prévois un funeste avenir....  
 Quels fléaux produiront un tardif repentir!...  
 En immolant ton roi tu massacras ton père;  
 Tu demandes la mort d'Antoinette ta mère....  
 Quand Dieu, dans sa bonté, nous a donné les rois,  
 Il a dit aux sujets : Obéissez aux lois.  
 Dans ton prince, de Dieu tu détruisis l'image;  
 Aujourd'hui tu ressens les fureurs de la rage....  
 Ton sang baigne la terre, et ton sol étonné  
 Par ses vrais habitans se voit abandonné.  
 Des monstres affamés absorbent ta richesse  
 Et punissent de mort les cris de la détresse.  
 Ton bien n'est plus à toi; il est à tes bourreaux,  
 Tes superbes palais sont changés en tombeaux.  
 Eux seuls dans tes malheurs osant lever la tête,  
 Forts de ton esclavage, en célèbrent la fête.  
 Tes enfans orphelins, tes femmes sans époux,  
 Ressentiront du Ciel le trop juste courroux....  
 Puissent les souverains en anges tutélaires,  
 Apporter des secours à tes maux nécessaires!  
 Puissent tous tes voisins, fidèles à leur roi,  
 Conserver le bonheur que mérite leur foi!  
 Puisse enfin Antoinette, expirant en victime,  
 Comme son saint époux, te pardonner ton crime!

## ACTE QUATRIÈME.

*Le théâtre représente le vestibule de la prison de la  
 Conciergerie; dans le fond est le cabinet destiné  
 à la Reine; la porte en est fermée.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

ROBESPIERRE, SANTERRE.

ROBESPIERRE.

C'EST trop peu, citoyen, d'accorder des lauriers,  
 Et de placer Santerre au nombre des guerriers;



Le peuple, qui connaît le prix de la victoire,  
Veut encore ajouter à l'éclat de ta gloire;  
Il t'appelle à Paris.

SANTERRE.

J'ai battu les brigands :  
Ma troupe, sans effort, a culbuté les rangs.  
Ils étaient tous détruits : une terreur panique  
A rendu du soldat la main paralitique.  
Nous avons en pliant, malgré les trahisons,  
Conservé le courage et sauvé des canons.  
Mes plans étaient dressés : dans deux jours cette race,  
Tombant à mes genoux, allait demander grâce...  
Mais le peuple m'appelle : à sa voix un héros  
Quitte tout, et son corps ne prend aucun repos.

ROBESPIERRE.

Oui, le peuple t'appelle : une affaire importante  
Exige de ton bras la présence effrayante.  
Souviens-toi du grand jour où le peuple étonné  
Par la mort de Louis vit mon vœu couronné :  
Ainsi que son époux, couverte d'infamie,  
La veuve de Capet demain perdra la vie.

SANTERRE.

Tout est-il bien prévu, citoyen ? croyez-vous  
Que je puisse sans crainte et sans danger pour nous?...  
Des yeux mouillés de pleurs me causent des alarmes.

ROBESPIERRE.

On tarit les sanglots par le moyen des armes.  
Qu'Antoinette en ces lieux compte quelques amis,  
Nos zélés sénateurs sont tous ses ennemis.  
Du peuple cependant enflamme la vengeance :  
Qu'il demande son sang. Ma sage prévoyance  
Ne voit qu'avec effroi quelle facilité  
Donne aux agitateurs cette légèreté  
Qui forme du Français le faible caractère :  
Chez lui tout sentiment est un être éphémère,  
Qui naît dans un moment et périt dans un jour ;  
Sa haine s'évapore en produisant l'amour...  
Pour l'exécution prends de justes mesures :  
Celles de la terreur sont toujours les plus sûres.  
Qu'à de bouches à feu l'attirail effrayant  
Accompagne au supplice un monstre dévorant.  
Entre tous les soldats, choisis les plus barbares,  
Ceux qui du sang humain furent les moins avares.  
Conduis-la, citoyen, jusque sur l'échafaud :  
Commande le silence ; et même, s'il le faut,

Si des cris s'élevaient, poignarde la victime.

SANTERRE.

J'ai le cœur assez fort pour commettre un grand crime.

ROBESPIERRE.

Va donc, dispose tout.

SANTERRE.

Assurez vos amis

De l'entier dévouement que Santerre a promis...

Qu'il sera doux pour moi de conduire au supplice

D'un tyran décollé la femme et la complice !...

ROBESPIERRE.

Hâte-toi... Dans Paris des cris se font entendre...

On l'amène... Peut-être a-t-on voulu surprendre...

Peut-être, en ce moment, nos soldats entourés

Reculent lâchement devant les conjurés...

Antoinette peut-être est-elle triomphante...

Entends-tu les clameurs ? Ah ! contre mon attente,

Si cette horrible femme évite le trépas,

Pour finir mon destin je trouverai mon bras...

Ecoute... Oh ! non... j'entends les cris de la victoire :

Ils veulent, comme nous, étouffer sa mémoire.

Profitons du moment,

SANTERRE.

Je cours où le devoir

M'appelle : dans l'instant je vous ferai savoir

Quels sentimens au peuple inspire la présence

Dè l'infâme Antoinette ; et si c'est l'indulgence,

Alors n'écoutez plus qu'un noble désespoir,

( Il tire un poignard. )

Je la poignarderai : voilà tout mon espoir...

S'il ne peut la frapper, il sera pour Santerre ;

Un des deux en ce jour rentrera dans la terre :

J'en jure par ce fer, par l'ombre de Marat.

ROBESPIERRE.

Ne crains pas, citoyen, d'être trop scélérat.

## SCÈNE II.

ROBESPIERRE, LE GEOLIER.

ROBESPIERRE.

Vous devez préparer à l'infâme Antoinette

Un cachot.



LE GEÔLIER,

Tout est plein.

ROBESPIERRE.

Imposteur !... on projette..

Je vois ton embarras...

LE GEÔLIER.

Il reste un souterrain ,  
Cloaque infect, humide : il serait inhumain...

ROBESPIERRE.

IL serait inhumain !... Ce mot aristocrate  
Ne fut jamais connu d'un homme démocrate,  
Un vrai républicain , dans son atrocité ,  
Ne commet des forfaits que par humanité.  
Il fait couler le sang : car trop d'hommes en France  
Empêchent de donner au peuple l'abondance.  
Que la moitié périsse... et le reste est heureux.  
L'indigence est le sort d'un peuple trop nombreux.  
Pour tous les jacobins, les tourmens d'Antoinette  
Sont un soulagement au sein de la disette.  
Montre-moi ce cachot.

LE GEÔLIER.

Il inspire l'horreur ;

( Il l'ouvre : Robespierre se présente à la porte , et recule. )  
C'est un tombeau. Voyez, supportez-vous l'odeur ?  
Vivra-t-elle au milieu de vapeurs empestées ?

ROBESPIERRE.

Tu devais m'avertir... Des femmes détestées  
Ne peuvent demander un plus tranquille sort  
Que d'habiter ces lieux en attendant la mort...  
Antoinette, voilà ton palais...

LE GEÔLIER.

Mais personne

Ne veut entrer.

ROBESPIERRE.

Pourquoi ?

LE GEÔLIER, *bas.*

La fange... je frissonne...

Je suis perdu...

ROBESPIERRE.

Que tout demeure au même état.  
Chercher à l'embellir serait un attentat.

LE GEÔLIER.

Comment placer un lit ?

ROBESPIERRE.

Une botte de paille

De tout temps a suffi pour coucher la canaille :  
Va la chercher.

LE GEÔLIER, *bas*.

Hélas !

### SCÈNE III.

ROBESPIERRE, *seul*.

SON obstination

Annonce un homme traître à la Convention...  
D'Antoinette il pourrait nous dérober la trace :  
Qu'un autre plus fidèle occupe cette place...  
Il sera dénoncé. Conserver du respect  
Pour un objet d'horreur, c'est devenir suspect.

### SCÈNE IV.

ROBESPIERRE, BARRÈRE.

ROBESPIERRE.

BARRÈRE arrive seul ! au fond d'une retraite  
Le peuple en ce moment cache-t-il Antoinette ?  
Il l'aimait... je frémis... Barrère est-il pour nous ?...  
Devons-nous craindre ?

BARRÈRE.

Non, il est à nos genoux ,  
Prosterné, suppliant : en excitant sa rage ,  
Nous avons de son cœur extirpé le courage.  
Ces hommes égarés, instruits par nos leçons ,  
Attendent leur salut de la mort des Bourbons.  
Antoinette descend... elle aperçoit la porte...  
Un chien hurle... elle tombe...

ROBESPIERRE.

Hé ! mais... est-elle morte ?

BARRÈRE.

Non, non ; les nerfs, dit-on, lui causent des vapeurs.

### SCÈNE V.

( On apporte la Reine évanouie. )

ROBESPIERRE, BARRÈRE, UN JACOBIN, GARDES.

BARRÈRE.

LA voilà cette femme autrefois souveraine,  
Celle qu'on adorait parce qu'elle était reine ,



Qui, comptant ses aïeux, comptait autant de Rois ;  
 Celle qui se disait protectrice des lois ;  
 Celle dont la grandeur excitant notre rage ,  
 A toujours empêché d'ordonner le carnage ;  
 Celle qui refusa de quitter son époux ,  
 Et voulut à Varenne exciter son courroux ;  
 Qui malgré nos décrets se dit encor la mère  
 De ces deux orphelins dont le peuple est le père ;  
 Celle enfin qui jadis avait quelques vertus...  
 Sa grande âme en ce jour est un crime de plus ;  
 Car pour fixer des lois que dicte le caprice ,  
 Nous devons ordonner du juste le supplice.

UN DES GARDES *qui portent la Reine.*

Antoinette affaiblie a besoin de secours :  
 La renfermer sans soins, c'est terminer ses jours.

BARRÈRE.

Non, non ; dans ce cachot jetez-la.

(*La Reine est jetée évanouie dans ce cachot.*)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN ENVOYÉ DE SANTERRE.

BARRÈRE.

ANTOINETTE...

Es-tu bien ?... je lui parle, elle reste muette !...  
 Jugez ce que sur elle on peut par la douceur !  
 Elle m'entend... je vois dans ses yeux la fureur :  
 La pâleur de son teint, cette bouche béante ,  
 Ces membres agités, cette main menaçante ,  
 Tout dit qu'elle médite un perfide dessein...  
 Et la France a nourri ce monstre dans son sein !  
 Elle respire encor !... Qu'as-tu donc fait, Santerre ?  
 Tarderas-tu long-temps à délivrer la terre ?...  
 Il ne vient pas... aucun, parmi nos généraux ,  
 Ne peut autant que lui faire agir les bourreaux.

L'ENVOYÉ DE SANTERRE.

Citoyen, ce grand homme, instruit par Robespierre ,  
 Dispose en ce moment la force nécessaire.  
 Je suis son envoyé. Commandez : tout est prêt ;  
 Le peuple et les soldats attendent votre arrêt.

ROBESPIERRE, *à l'envoyé de Santerre.*

Citoyen, surveillez la garde d'Antoinette :  
 Ici tout est suspect ; qu'une femme discrète  
 Ait seule le pouvoir d'entrer dans le cachot.  
 Visitez tous les mets... les habits... ou plutôt  
 Veillez en attendant que la Commune ordonne.  
 Sans être autorisé, n'introduisez personne...

Et nous, Barrère, allons disposer les témoins,  
Et forcer un arrêt dirigé par nos soins.

BARRÈRE, *à l'envoyé de Santerre.*

Laissez-la, citoyen ; son reste d'existence  
Doit trouver autour d'elle un ténébreux silence.

## SCÈNE VII.

( Le silence règne quelques momens sur la scène ; la Reine se réveille  
comme d'un profond sommeil. )

LA REINE, *seule.*

Où suis-je... encor vivante ! est-ce ici mon tombeau ?  
Dois-je attendre en ces lieux un infâme bourreau ?  
Où, sensible à mon sort, quelque main tutélaire  
Donne-t-elle à mes maux un secours nécessaire ?  
Dois-je trouver la vie au séjour de la mort ?  
Mais je suis expirante ; et le dernier effort  
A jusque dans mes os épuisé la nature.  
Ma bouche ne prend plus aucune nourriture ;  
Mon corps est desséché par des tourmens affreux...  
Mon cœur flétri de pleurs n'arrose plus mes yeux...  
O toi, Dieu tout puissant, le soutien que j'implore,  
Sois le seul protecteur de celle qui t'adore !...  
Ah ! je sens approcher le moment du trépas.  
Prête à monter vers toi, ne m'abandonne pas.  
Je demande, ô mon Dieu ! ton heureuse présence :  
Reçois-moi dans ton sein. Les cris de l'innocence,  
S'élevant jusqu'à toi, sont toujours écoutés :  
Que mes cris douloureux ne soient pas rejetés ;  
Au faite des grandeurs, mon âme fut docile  
Aux sublimes leçons de ton saint évangile :  
Elle attend aujourd'hui, dans son abaissement,  
Du bonheur qu'il promet l'heureux avènement.  
Mais je dois adorer ta sage providence...  
Ma bouche devant elle est réduite au silence.  
O vous, morts, dont les chairs exhalent dans ces lieux  
De fétides vapeurs, que vous êtes heureux !...  
Hélas ! ce noir cachot préparé pour les crimes,  
Aurait-il renfermé d'innocentes victimes ?...  
Le silence, la nuit, règnent autour de moi...  
Mais avec Dieu mon âme est exempte d'effroi...  
Grand Dieu ! que pour mon bien, ta volonté soit faite !  
Tu m'avais destiné cette sombre retraite  
Où, seule avec mon cœur, je puis l'interroger.  
Le laver dans mes pleurs... Ils viennent me juger...  
J'entends un bruit confus... la cohorte s'avance,  
Je les vois.



## SCÈNE VIII.

LA REINE, LE MAIRE DE PARIS, LE GEOLIER,  
GARDES.

LE MAIRE.

QUEL forfait!... ta tardive vengeance  
Souffre tout sans punir , ô peuple trop hum ain  
Tes agens pour les lois affichent du dédain.  
Eveille ta fureur ; qu'elle soit dirigée  
Contre un traître : veut-il qu'elle soit dégagée ?  
Pourquoi sous les verroux ne l'enfermez-vous pas ,  
Geôlier ?

LE GEÔLIER.

Ah ! j'éprouvais un étrange embarras.  
Arrivant en ces lieux , elle vivait à peine.  
Nous l'avons jeté là , sans poulx et sans haleine.  
Je craignais que la mort , en creusant son tombeau ,  
N'enlevât cette femme à la main du bourreau.  
Sa vie m'a paru de si grande importance ,  
Qu'en ce lieu j'ai fixé mon utile présence.

LE MAIRE.

Votre excuse suffit... fermez et n'ouvrez plus :  
Pour un si mince objet tous soins sont superflus...  
Le sénat , par bonté , veut , pour sa nourriture ,  
Qu'elle ait du pain , de l'eau , point d'autre fourniture ;  
Et pour déterminer en quelle quantité ,  
Il fixe la mesure à la nécessité.  
Ce sénat généreux , faisant un sacrifice ,  
Avec égalité veut rendre la justice...  
Elle doit pour toujours demeurer au secret.  
Votre tête en répond ; voilà notre décret.

LE GEÔLIER.

Il est juste , il est sage.

## SCÈNE IX.

LE GEÔLIER , seul.

Ah ! comment la vengeance  
De quelques scélérats a-t-elle armé la France ?  
Comment , depuis quatre ans , sans autel et sans loi ,  
Peut-elle ne pas voir qu'elle a besoin d'un roi ?  
Comment dans ses forfaits puis-je tremper moi-même ,  
Et lutter si long-temps contre le diadème ?  
Comment tout le mépris que j'ai pour le sénat  
Ne m'éloigne-t-il pas du plus noir attentat ?

Il est trop tard... chargé d'une pesante chaîne,  
Je dois suivre en tremblant le torrent qui m'entraîne,  
Massacrâmes.

## SCÈNE X.

BARRÈRE, ROBESPIERRE, LE GEOLIER.

BARRÈRE.

OUI... elle a cet air grand et flatteur,  
Ce ton de majesté, cette aimable douceur  
Que jadis nos respects honoraient sans mesure.  
Aujourd'hui nous voulons que, vile créature,  
Elle soit bafouée; et que le peuple enfin,  
Par son mépris railleur, aggrave son destin.  
Quels moyens employer?

ROBESPIERRE.

J'en sais un, l'abstinence.  
Qu'elle éprouve la faim jusqu'à la défaillance :  
Alors, ses yeux éteints, ses membres chancelans,  
Ne vous offriront point de gestes menaçans...  
Je la vois sur un char dans Paris promenée...  
Le peuple en ses regards cherche sa destinée.  
Mais sa tête penchée, et son livide sein,  
Lui disent d'obéir, qu'elle ne peut plus rien.  
La honte et les remords sembleront la poursuivre...  
Le peuple bénira la main qui le délivre...  
Point d'habit sur son corps : chassons l'austérité  
Par le tableau frappant de cette nudité.  
Voilà l'ordre, géolier.

## SCÈNE XI.

LE GEOLIER, *seul*.

A cet ordre cruel

Ne dois-je rien changer? Antoinette, l'autel  
Est préparé. Tu vas, ô sublime victime,  
Mourir dans les tourmens, dans l'opprobre et sans crime!  
Et moi!... Hélas! que suis-je? un servile instrument,  
Qui ne peut soulager le sort de l'innocent...  
Si le hasard enfin se déclarant pour elle,  
Dissipait à ses yeux cette horde cruelle;  
Si, retournant encore à son premier état,  
Elle vengeait la France en jugeant le sénat...  
Que deviendrais-je?... O toi, puissance que j'implore,  
Développe à mon cœur l'avenir que j'ignore.  
Destin, âme du monde, et maître de mon sort,  
Toi qui files nos jours et nous donnes la mort!



Destin!... car si d'un Dieu je croyais l'existence,  
J'irais avec mon corps couvrir son innocence...

Cependant je suis seul : le désir de la voir

Me fait , en ce moment , oublier mon devoir.

Mon âme à ses malheurs malgré moi s'intéresse...

Je ne puis résister au désir qui me presse.

( Il entr'ouvre la porte. )

Incomparable femme ! elle ne gémit pas !...

Ses yeux fixent le ciel... elle y porte ses bras !...

O sublime entretien !... elle nomme son ange ,

Son Dieu , sa foi , les saints !... Mais si je la dérange...

Si ses yeux languissans ont trouvé le sommeil ,

Troublerai-je sa paix par un affreux réveil ?...

Antoinette.

## SCÈNE XII.

### LA REINE , LE GEOLIER.

LA REINE.

MORTEL , qui paraissez sensible ,

Consolez-vous , aux maux mon cœur est insensible.

Votre Reine abaissée a trouvé dans sa foi

Un espoir assez grand pour être sans effroi.

J'ai satisfait à Dieu par de longues souffrances ;

J'attends... ; il me promet de grandes récompenses.

Je porte dans mon cœur cette céleste paix

Que toute leur fureur ne détruira jamais.

LE GEOLIER.

Mais votre délivrance est peut-être possible.

LA REINE.

Ah ! ne la tentez pas !... leur fureur est terrible.

Quittez vite , quittez ce funeste séjour ;

Par votre éloignement prouvez-moi votre amour...

Dites à mes amis qu'Antoinette pardonne ;

Qu'ils ne la vengent pas.

LE GEOLIER.

Votre grandeur m'étonne.

Dans l'excès du malheur , sans consolation ,

Hé ! qui donc vous soutient ?

LA REINE.

C'est ma religion.

LE GEOLIER.

Antoinette à mes yeux que je suis méprisable !

SCÈNE XIII.

LA REINE, LE GEOLIER, UN INCONNU.

L'INCONNU.

RECEVEZ cet œillet.

LE GEOLIER.

Que fais-tu, misérable !

(Il ferme la porte du cachot.)

Tu me perds ! C'en est fait... ; il faut donc déposer  
Contre elle, malgré moi, afin de me sauver !...  
Inutiles remords !... je manque de courage...  
Par de nouveaux forfaits réveillons notre rage.

(A l'inconnu.)

De ces horribles lieux, imprudent, sauve-toi.  
Je vais les prévenir.

L'INCONNU.

Il me glace d'effroi !...

Ai-je des surveillans ? Sa retraite subite,  
Ce verroux refermé, son discours, tout m'agite.

SCÈNE XIV.

(L'inconnu s'échappe par l'autre côté du théâtre.)

LA REINE, LE MAIRE DE PARIS, LE GEOLIER qui  
ouvre la porte du cachot, GARDES.

LE MAIRE.

VIENS, sors de ces cachots ; aux pieds du tribunal  
Viens confesser un crime à la France fatal.

LA REINE.

Quel est-il ?

LE MAIRE.

Au conseil tu décidas la guerre  
Qui de bons citoyens dépeuple notre terre.

LA REINE.

Je n'y parus jamais.

LE MAIRE.

Non ; mais à ton époux  
Tu donnas des avis, causes de son courroux.  
Depuis trois ans le sang est versé par tes ordres.

LA REINE.

Mon emprisonnement, le premier des désordres,  
Prouve mon impuissance.

LE MAIRE.

A ton fils, comme Roi,  
Tu fais prendre le pas : il marche devant toi.



LA REINE.

Hélas! ce souvenir augmente ma misère;  
Un fils cherche toujours les regards de sa mère.  
O mon fils!... Est-il mort?

LE MAIRE.

Il vit, et le sénat

A consenti qu'il fût aux charges de l'Etat.

LA REINE.

Je lui désire un bien... , celui de l'innocence...  
Le juste malheureux croit à la Providence:  
Elle donne à son gré la bassesse ou l'honneur;  
Mais elle assure au ciel la solide grandeur.

LE MAIRE.

Le crime qu'avec lui tu commis est horrible.

LA REINE.

O mères! répondez : ce crime est-il possible?

LE MAIRE.

Tu gardais des cheveux, un cœur rouge enflammé,  
Des portraits, des écrits, dans un coffre fermé.

LA REINE.

Les yeux de la fureur, cherchant une victime,  
Dans l'innocence même aperçoivent un crime.

LE MAIRE.

Hé bien! tu répondras à tes accusateurs.  
Viens rougir; viens pleurer.

LA REINE.

De vils agitateurs,

Des Reines et des Rois s'établissent les juges!

Mon juge est Dieu... Près d'eux n'ayant pas de refuges,  
J'obéis à la force en réclamant la loi.

Je brave leurs fureurs... ; la justice est pour moi.

( La Reine est entourée par les gardes. )

LE COMMANDANT.

Marche.

LE MAIRE.

Bravo! bravo!

LA REINE au Maire.

Par ton injuste haine

Tu ne peux irriter ta légitime Reine.

Ainsi que mon époux, je porte dans mon cœur

Le pardon généreux, monstre, de ta fureur.

Apprends qu'à tes mépris mon âme inaccessible

Gémit sur tes malheurs. La vengeance terrible

De l'univers entier qui va fondre sur toi,

Est l'ordre de ce Dieu dont tu proscriis la foi.

Le sang de mon époux fume encore... Il pardonne...  
 Mais le bras tout puissant qui soutient la couronne,  
 Lasse de tes forfaits, va bientôt te frapper.  
 Je périrais sans remords; et toi, tu dois trembler.

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ROBESPIERRE, BARRÈRE.

ROBESPIERRE.

LA rage est dans mon cœur!... Jusqu'au fond des entrailles  
 Je sens des traits poignans... Ah! lorsque dans Versailles,  
 Par d'atroces conseils j'engageais d'Orléans  
 A faire massacrer mère, époux et enfans,  
 Mon âme était plus calme; et ma fureur tranquille  
 Machinait en secret contre cette famille.  
 Trop lâche il ne put être un illustre assassin;  
 Mais conduit à Paris par un heureux destin,  
 Capet sentit encor tout le poids de ma haine...  
 Je conservai l'espoir en contemplant sa chaîne.  
 Avec un front serein appelant le bourreau,  
 Je réussis enfin à dresser l'échafaud...  
 Louis, par mes travaux, a terminé sa vie...  
 Sa femme existe encore; et, malgré mon envie,  
 Mes complots, mes clameurs, je tremble qu'à mes coups  
 On ne l'arrache.

BARRÈRE.

Oh! oh!

ROBESPIERRE.

Peut-être à ses genoux  
 Le tribunal tremblant humblement se prosterne...  
 Le silence du peuple en ce jour me consterne.  
 A la mort de l'époux les applaudissemens  
 Purent déconcerter les faibles mécontents...  
 Antoinette répond; mais sa persévérance  
 D'une âme pure et noble annonce l'innocence.  
 Elle parle, et déjà ses crimes ne sont plus;  
 Les siècles à venir y verront des vertus...  
 Le tribunal chancelle...; il attend...; il espère,  
 Avant de prononcer, un secours de Santerre.  
 Santerre est endormi, les soldats enivrés.  
 Peut-être sommes-nous aux malveillans livrés.



S'il ne condamne pas, j'atteste ma vengeance  
Que je fais égorger les trois quarts de la France.

BARRÈRE.

Antoinette mourra , je t'en fais le serment.  
Tes desseins sur la France exigent cependant  
De sublimes efforts. A nos missionnaires  
Ajoutons des soldats révolutionnaires.  
Livrons tout cet Etat à la destruction.  
Des peuples et des Rois que l'exécration  
Sur des débris sanglans assure notre empire !

ROBESPIERRE.

Rien n'est possible encore ; Antoinette respire.

## SCÈNE II.

ROBESPIERRE , BARRÈRE , UN SANS-CULOTTE.

LE SANS CULOTTE.

SANTERRE et ses soldats , rendus au tribunal ,  
Citoyens , vont forcer le jugement fatal.  
Déjà de tous côtés des cris se font entendre ;  
Ils demandent son sang , ils veulent le répandre ;  
Et si cette tigresse échappe à l'échafaud ,  
Un zélé citoyen deviendra son bourreau.

ROBESPIERRE.

Ah ! mon âme est contente... O crime salulaire !...  
A nos vastes projets il était nécessaire...  
Notre pouvoir est grand.

BARRÈRE.

Il reste des Bourbons.

ROBESPIERRE.

N'avons-nous pas , ami , d'infailibles poisons ?

LE SANS-CULOTTE.

Tronson a demandé , par forme de requête ,  
Un nouvel entretien : le tribunal s'arrête...  
Il écoute le peuple , et le peuple se tait...  
L'espoir de la sauver dans ses conseils renaît.  
J'ai vu , non sans frémir , triompher la justice.

ROBESPIERRE.

Elle est encore !... parle : achève mon supplice..

LE SANS-CULOTTE.

Ils sont autorisés à lui parler encor...  
On pense que peut-être un apparent remord  
Pourra forcer l'aveu de sa scélératesse.

ROBESPIERRE.

On attendrait en vain des marques de faiblesse :

Elle est trop grande. Un cœur qui se croit innocent,  
 Quand il est élevé résiste constamment.  
 Ne tardons pas, Barrère, allons : Tronson s'avance;  
 Allons décider tout.

BARRÈRE.

Comment ?

ROBESPIERRE.

Notre présence

Suffit. Le tribunal instruit peut condamner,  
 Et laisser avec elle un pédant converser.

BARRÈRE.

Je suis.

### SCÈNE III.

TRONSON, *seul*.

N'ESPÉRONS point. La voix de l'innocence  
 Est proscrite, et devient un crime en leur présence.  
 Je parlais avec force : ils ne m'écoutaient pas.  
 Mes courageux travaux produiront mon trépas.  
 Qui... tous ces défenseurs supporteront la peine  
 D'avoir osé parler en faveur d'une Reine...  
 Je serai donc couvert d'un cruel déshonneur !...  
 J'éclairai sans succès leur horrible fureur !  
 Combien dans ses refus Antoinette était sage !  
 Elle voulait sans nous s'exposer à leur rage.  
 « Vous vous perdez, dit-elle, et ne me sauvez pas.  
 » En renonçant à moi, tirez-vous d'embarras... »  
 O sublime princesse !... ô femme généreuse !...  
 Jusque dans ses tourmens je la vois vertueuse.  
 Elle va succomber !... Mon cœur, mon triste cœur  
 Le reste de mes jours séchera de douleur...  
 Comment la délivrer ? Sans force, sans puissance,  
 Antoinette périt !... et périt dans la France !...  
 Ses tyrans, ses bourreaux, quels sont-ils ?... des Français !...  
 Ingrate nation !... exécration à jamais !...  
 Ah ! tu ne connais pas les vertus d'Antoinette.  
 Viens la considérer : dans sa douleur muette,  
 Apprends avec quel calme elle attend ses bourreaux ;  
 Contemple sa pâleur, ses habits en lambeaux ;  
 Son corps exténué, privé de nourriture,  
 A, pour se reposer, un fond de pourriture.  
 L'entends-tu murmurer ? Non... elle pense à toi,  
 Et, voulant ton bonheur, elle désire un Roi.



SCÈNE IV.

LA REINE, TRONSON, LE GEOLIER.

TRONSON.

POUR la dernière fois, geôlier, ouvre la porte.

(Le geôlier ouvre la porte du cachot.)

Sa présence m'accable!... sa vertu me transporte!

Malheureux!... ah! pourquoi, si proche de la mort,

Pour la persécuter faire un dernier effort?...

Laissez dans le cachot cette femme expirante...

Elle approche... O ma Reine!

LA REINE.

Âme compatissante,

Par d'inutiles pleurs ne troublez point la paix

Que je veux dans mon cœur conserver à jamais.

Mon âme, par la grâce, a conçu l'avantage

De briser les liens d'un honteux esclavage...

La terre n'est plus rien; et j'attends l'heureux jour

Où je dois habiter le céleste séjour.

Parlez-moi donc sans crainte.

TRONSON.

Il est encor possible

De prolonger.

LA REINE.

Laissez cet ouvrage pénible.

Tant mieux!... Mais mon trépas serait-il incertain?

TRONSON.

L'honnête homme mourant, à ce peuple inhumain

Fournit depuis quatre ans un brillant jour de fête.

LA REINE.

Hé bien! pour son plaisir qu'il prenne encor ma tête!

TRONSON.

Le tribunal permet, avant de prononcer,

Un nouvel examen; il cherche à vous sauver.

LA REINE.

Et moi, je vois un piège en sa condescendance;

Il veut, en retardant, fatiguer ma constance.

TRONSON.

Que lui dirai-je?

LA REINE.

Rien... Voulez-vous mon bonheur?

Faites qu'avant la mort je puisse voir ma sœur;

Embrasser mes enfans, les bénir... Je pardonne...

Aux Français, au sénat... Faites ce que j'ordonne...

Je confesse en mourant cette religion,  
 Source de mon espoir, ma consolation...  
 A tous les bons Français recommandez mon âme :  
 Le bonheur éternel est l'objet qui l'enflâme.  
 Parlez au tribunal... ; évitez son courroux...  
 Je ne crains pas pour moi ; mais je tremble pour vous..

## SCÈNE V.

LA REINE, *seule.*

DANS ce dernier moment, où l'œil de l'innocence  
 Ne fixe qu'en tremblant l'éclat de sa présence ;  
 Où, le cœur desséché par mille souvenirs,  
 Craint encor le retour de criminels désirs,  
 Viens, ô mon rédempteur ! viens consoler mon âme ;  
 Viens la remplir du feu de ta divine flamme !...  
 Que tous mes sentimens soient concentrés en toi...  
 Seigneur, ouvre ton cœur, récompense ma foi...  
 Ah ! mon cœur est brûlant !... Antoinette, es-tu digne  
 D'obtenir de ton Dieu cette faveur insigne ?  
 Ingrate !... as-tu connu les devoirs de sa loi,  
 Et n'as-tu pas franchi les bornes de la foi ?...  
 Au ministre apostat donnant ta confiance,  
 Auprès d'un criminel tu cherchas l'innocence !  
 Ai-je péché, grand Dieu ?... Mais la nécessité  
 Excuse devant toi cette témérité...  
 Du salut éternel mon unique espérance,  
 Dans la confession je trouvais l'assurance...  
 Tes ministres intacts, persécutés, errans...  
 J'attendais sans espoir leurs avis consolans...  
 Du prêtre l'apostat gardant le caractère,  
 J'ai, connaissant ma mort, droit à son ministère...  
 Je sens naître en mon âme un sentiment plus doux.  
 Quel sublime transport !... la voix de mon époux  
 Se fait entendre... « Au ciel, généreuse martyre,  
 » Tu vas trouver la paix que ton esprit désire...  
 » Tes bourreaux par leur rage assurent ton bonheur. »  
 Saint époux, aujourd'hui deviens mon protecteur :  
 Je t'implore... O mon fils ! ô ma sœur ! ô ma fille !  
 O restes malheureux de toute la famille !  
 Frères qui, gémissant dans un autre climat,  
 Cherchez à réparer les malheurs de l'Etat !  
 O vous Condé, Bourbon, dont le mâle courage  
 Oppose des héros aux fureurs de la rage !  
 Noblesse infortunée ! et vous, zélés sujets,  
 Dont le fer des bourreaux étouffe les regrets !...



Mon époux est au ciel... Dieu l'écoute... il demande...  
 Faites, en l'implorant, ce que l'honneur commande.  
 Venez; donnez l'espoir à votre jeune Roi  
 De rétablir enfin et l'empire et la loi...  
 Je laisse à vos vertus le soin de son enfance...  
 Vainquez et pardonnez : c'est la noble vengeance.  
 Je les vois.... Approchez, messieurs; ne tardez pas  
 A m'annoncer le jour et l'heure du trépas.

## SCÈNE VI.

LA REINE, DEUX MEMBRES DU COMITÉ  
 RÉVOLUTIONNAIRE, SANS-CULOTTES.

UN MEMBRE DU COMITÉ.

L'ARRÊT est prononcé : nous venons vous l'apprendre.

LA REINE.

Je l'attendais : parlez, je suis prête à l'entendre.

LE MEMBRE.

Le peuple en sa fureur venait vous égorgier :  
 Le sage tribunal a su vous ménager.

L'AUTRE MEMBRE *lit.*

« Antoinette est coupable : elle porte en ses veines  
 Un sang qui produisit et des Rois et des Reines.  
 La race de Capet pendant plus de mille ans  
 Aux Français asservis a fourni des tyrans.  
 L'épouse du dernier, la fille de Thérèse,  
 A conçu les forfaits commis par Louis seize.  
 La république en elle aperçoit l'instrument  
 Qu'on oppose sans cesse à son accroissement.  
 Depuis deux ans le peuple éprouve la disette,  
 Et cet horrible crime est celui d'Antoinette;  
 Elle a dans sa prison englouti tout l'argent;  
 Elle est des émigrés le conseil et l'agent.  
 Par ses perfides coups nos citoyens périssent;  
 Le soldat fuit la mort; les généraux trahissent;  
 La Vendée en son sein entretient des brigands  
 Qui veulent rétablir le règne des tyrans.  
 En elle ses enfans concentrent leur tendresse;  
 Ils n'ont point dans leurs cœurs étouffé la noblesse.  
 Enfin, de son époux l'indigne souvenir  
 De sa vengeance atroce annonce le désir. »

LE PREMIER MEMBRE.

Ces crimes sont prouvés : qu'avez-vous à répondre ?

LA REINE.

L'univers répondra qu'ils ne peuvent confondre

Une Reine de France avec des scélérats.  
 De ces crimes prouvés quels sont les résultats ?  
 Les uns sont des vertus ; les autres improbables ,  
 Dans vos représentans dénoncent les coupables...  
 Le monde entier vous voit : ma mort est le signal  
 Qui doit à vos projets porter le coup fatal...  
 Au milieu du sénat régnera la discorde ;  
 Il parviendra bientôt au comble du désordre.  
 Devenant l'un pour l'autre un horrible bourreau ,  
 Leurs corps inanimés rougiront l'échafaud...  
 Cherchant à s'aveugler sur leurs crimes infâmes ,  
 Ils diront aux Français que leurs corps n'ont point d'âmes.  
 La mienne est à ce Dieu que vous méconnaîsez :  
 Il m'attend... le ciel s'ouvre... hâtez-vous , finissez.

LE MEMBRE.

Pour exercer sur vous une exacte justice ,  
 Le tribunal ajoute un article au supplice.

LA REINE.

Quel est-il ?

LE MEMBRE.

Votre mort suivra le déshonneur.

LA REINE.

Ingénieux effort d'une aveugle fureur !...  
 L'homme injuste peut bien ordonner le supplice ;  
 Mais pour le déshonneur, il ne vient que du vice.  
 Achevez.

L'AUTRE MEMBRE, lisant.

Du Français bravant la liberté ,  
 Antoinette nia sa haute majesté.  
 Devant son souverain, jusque près la ceinture ,  
 Elle paraîtra nue.

LA REINE.

Ah ! toute la nature  
 Doit frémir.... Un arrêt qui détruit la pudeur !...  
 Des mœurs du citoyen, tribunal corrupteur,  
 N'était-ce pas assez d'immoler ta victime ?...  
 Hé quoi !... pour assouvir la rage qui t'anime ,  
 Fouler aux pieds, grand Dieu ! le respect des païens !...  
 La pudeur n'est donc plus la vertu des chrétiens !  
 Que dis-je ? des chrétiens !... Non, non : l'enfer les guide !...  
 L'assassin de son Roi est aussi décide !...  
 Cet horrible tourment ajoute à mon espoir :  
 Dieu récompense au ciel. Me permet-on de voir  
 Mes enfans et ma sœur ?



( 57 )

LE MEMBRE.

Non.

LA REINE.

Ah! ce sacrifice

Est le seul douloureux.

LE MEMBRE.

Tu respirez le vice

De l'aristocratie; et, prête de mourir,

Tu leur insinûois par un dernier soupir.

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, SANTERRE, sa Troupe, UN ROYALISTE, UN  
CONSTITUTIONNEL, Saus-Culottes.

SANTERRE.

PAR ordre du sénat, livrez-nous cette infâme.

(La Reine est entourée par les soldats, qui l'emmènent.)

LA REINE.

Entre tes mains, mon Dieu, je dépose mon âme!

### SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

(Le Royaliste et le Constitutionnel restent seuls sur le théâtre, et s'observent quelques momens en gardant le silence.)

LE ROYALISTE.

ELLE n'est plus, hélas!...

LE CONSTITUTIONNEL.

Cette sublime Reine,

Ainsi qu'elle a vécu, est morte en Souveraine.

FIN.

